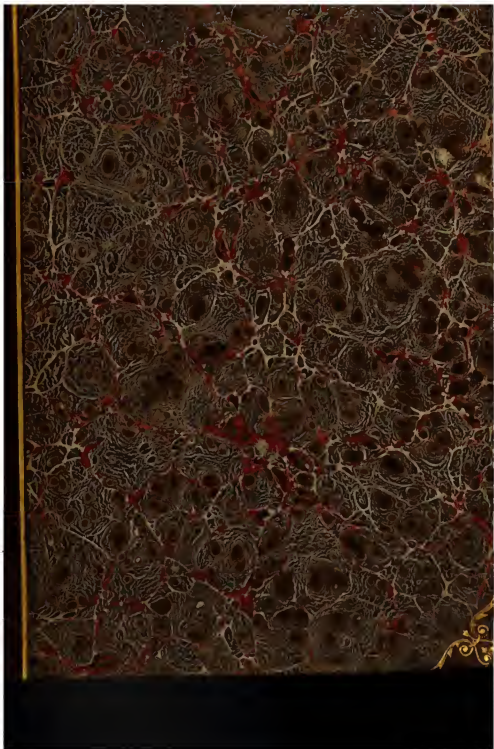
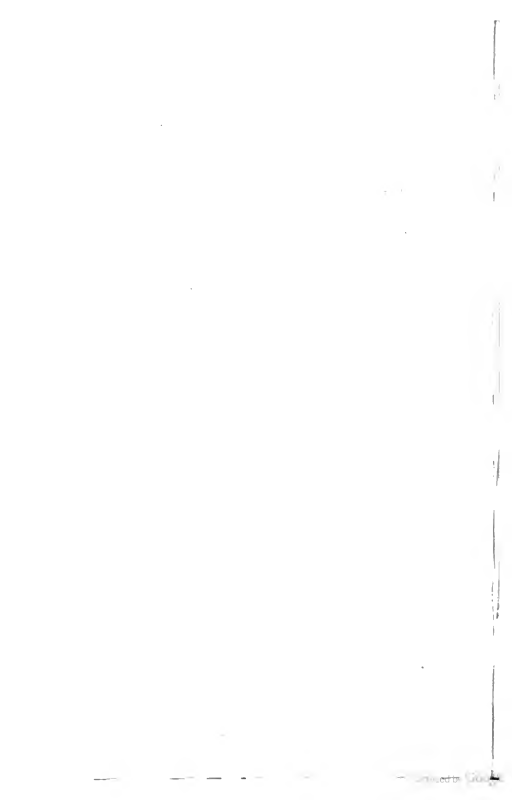






Palat. LIV-114

10313

OEUVRES
POSTHUMES ET INÉDITES
DE FLORIAN.

511/28

56N

OEUVRES
POSTHUMES ET INÉDITES
DE FLORIAN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Nouvelle Édition,
ORNÉE D'UN PORTRAIT ET DE VINGT-QUATRE GRAVURES.

TOME SECOND.

—
DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.



A PARIS,
CHEZ P. C. BRIAND, ÉDITEUR,
RUE DES FOSSES-S.-GUTHRIE-ROSADE, n° 27.
—
DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.
1824.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

SUITE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de Don Quichotte et de son écuyer.

QUAND ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : Oublions nos querelles, ami, et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment as-tu trouvé Dulcinée? que faisait-elle? que lui as-tu dit? que t'a-t-elle répondu? quel air avait-elle en lisant ma lettre? qui te l'a transcrite? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher.

Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord, il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le sais; car je m'aperçus, après ton départ, que tu m'avais laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serais sûrement revenu, si je ne m'étais rappelé mot à mot tout ce qu'il y avait dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avait jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— T'en souviens-tu bien encore? — Non, monsieur, parce qu'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avais plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisait cette reine de beauté, lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposait des rangs de perles, ou brodait en pierreries une écharpe pour son chevalier? — Non, monsieur : elle était dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'en-

tends, les grains de ce blé se transformaient en topazes en passant par ses belles mains.— Non, monsieur; je crois même que ce blé n'était que du seigle.— Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient ? — Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle était fort occupée de son seigle; elle me dit : Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'achève mon tas avant de la lire. — Ah ! c'était pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvemens de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étais condamné pour elle ? — Non, monsieur : elle ne me demanda rien ; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences ; que je vous avais laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, pleurant et maudissant votre fortune. — Il ne fallait point lui dire que je maudissais ma fortune ; je la bénis, au contraire, et je la

bénerai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée. — Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi. — Comment ! t'es-tu mesuré avec elle ? — Non, monsieur : mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne ; et c'est là que je me suis aperçu qu'elle me passait de toute la tête.

Ici Don Quichotte soupira tendrement. Ah ! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte ; son âme est encore plus élevée, et sa grâce l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho, quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates de Saba ? — Non, monsieur : il faisait grand chaud ; elle s'était donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisait... — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre ? — Elle ne l'a pas lue, monsieur ; elle m'a donné pour raison qu'elle ne savait ni lire ni écrire ; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que per-

sonne dans le village ne vint à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle était satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentait ses respects, et qu'elle vous ordonnait, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avait un grand désir de vous voir. Elle a bien ri, quand elle a su que vous vous appeliez *le Chevalier de la triste figure* ! Je lui ai demandé si le Biscayen était venu la trouver ; elle m'a répondu que oui, que c'était un fort honnête homme : pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut toujours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant. — Ma foi, c'est un très-bon usage ; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fromage avec un peu de pain bis. — Oh ! personne ne l'égale en générosité ; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua Don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami; tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle; mon cœur brûle de lui obéir : d'un autre côté, j'ai fait serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon âme se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion; mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé : si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie : n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas est ensuite mal

reçu à se plaindre. — Je vois bien pourquoi tu désires si vivement ce mariage ; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant, je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume, dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé ; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons dit ; Dulcinée est si sévère, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonnerait pas la plus petite indiscretion, et mon cœur se la reprocherait comme le plus grand des crimes.

Ils en étaient là lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avaient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'é-

tait revêtu des habits de berger que Dorothée avait quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dina, tant bien que mal, des provisions qu'avait le curé. Pendant le dîner il vint à passer un jeune garçon qui, apercevant Don Quichotte, s'avança tout à coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnaissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étais si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main; et le présentant à la compagnie : Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-temps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeait avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paierait ce qui lui était dû jusqu'à la dernière obole. Parle à présent, mon ami André; ce que je dis n'est-il pas exact?

Très-exact, reprit le jeune garçon ; mais quand vous fûtes parti... — Ton maître te paya sur-le-champ ? — Point du tout ; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grâce à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie, que j'ai dû ce beau traitement : si vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurais été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurais été payé de mes gages ; mais vous vintes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie Don Quichotte, amène-moi Rossinante ; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André ; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerais beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage : Tenez, mon ami, lui dit-il, Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute ; car nous autres

écuyers de chevaliers errans nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna, la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errans, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir ! Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnaissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

LE diner achevé, l'on se remit en route; et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille, et l'aimable Maritorne, en reconnaissant Don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputait avec maître Nicolas, qu'elle avait pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi ! vous me la rendrez,

ma bonne queue de bœuf, que nous cherchions depuis trois jours. Le barbier défendait sa barbe, et la querelle devenait vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on dirait à Don Quichotte que la princesse avait envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avait prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparait, Dorothée, Cardenio, le curé, racontèrent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avait fallu faire pour ramener Don Quichotte avec eux. Le curé déplorait l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'était pas la chevalerie, avait eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avait lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste; ces livres dont vous dites tant de mal, font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moissonneurs se rassemblent ici les jours de fête :

nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous charment; et nous passerions la nuit entière, sans nous en apercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promènent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duègne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guères, monsieur, répondit-elle d'un air naïf : les coups d'épée ne m'amuse pas; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois point comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur; à votre âge on n'en doit pas tant.

savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres? Je serais curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avait quelques gros volumes et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta les livres : c'étaient don Cirongilio de Thrace; Félix, le Mars d'Hircanie; l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine; et la vie de don Diègue Garcias de Paredès. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devraient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diègue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous

direz ce qu'il vous plaira , reprit l'aubergiste ; mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie , et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à le voir , d'un seul revers , couper par le milieu cinq géans ; une autre fois , dans une bataille , coucher par terre seize cents mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant ? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace , qui vit sortir un beau jour du milieu d'une rivière un grand serpent tout de feu ? Il s'élança sur ce serpent , et le serra si fort qu'il allait l'étouffer , quand le monstre , plongeant tout à coup , emporta le chevalier au fond du fleuve. Là il se trouva dans un palais de cristal , entouré de jardins superbes ; et le serpent devint un vieillard , qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire , celle-là , et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez , j'espère , lui dit le curé , qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits ? A d'autres ! répondit l'aubergiste ; comment cela ne serait-il pas vrai , puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal ? Vous sentez bien que ces messieurs du conseil ne met-

traient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé : vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que Don Quichotte. Mais j'en aurais trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avait pour titre : *Nouvelle du Curieux extravagant*. Après en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espèce de petit roman qui ne me paraît point mauvais, parce qu'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée; aussi bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour espérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignèrent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

LE CURIEUX EXTRAVAGANT.

NOUVELLE.

DEUX jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivaient ensemble à Florence : ils s'appelaient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avaient tellement liés, qu'on ne les nommait que *les deux amis*. Anselme, plus galant que Lothaire, donnait quelquefois à l'amour le temps que son ami donnait à la chasse ; mais il était toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'était de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme : il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se résolut à demander sa main. Cette union était de tout point assortie ; Anselme était aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu de ses parens. Le ma-

riage se fit bientôt; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remerciaient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu à peu ses visites devinrent moins fréquentes : sa délicate amitié lui faisait craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'éveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en aperçut et s'en plaignit avec tendresse : il dit à Lothaire que jamais il ne se serait marié s'il avait pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissaient : il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même serait vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un refroidissement si cruel. Lothaire, sans avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui serait possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passèrent ainsi, An-

selme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne vivre qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte :

Tu crois sans doute, mon cher Lothaire, que possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidèle des amis, je dois me trouver heureux : détrompe-toi; je ne le suis point : un désir étrange, bizarre, insensé peut-être, me poursuit et me tourmente; ma raison ne peut le vaincre; sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami; prends pitié de mon délire, et songe qu'il faut que je meure ou que ce désir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirais avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie : je veux éprouver

ma femme; je veux m'assurer que j'en suis aimé; que les promesses, les soins, les présens, tous les efforts qu'on tenterait pour la séduire, n'ébranleraient point sa vertu; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez grand pour que sa résistance ait quelque mérite : et comme je ne connais personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on aura pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible; je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins : si malheureusement ces soins semblent te promettre quelques succès, je connais mon ami, je suis encore tranquille; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions mon honneur est à couvert, et j'aurai satisfait un désir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fut long-temps à répondre; il regardait fixement Anselme; enfin il lui dit avec gravité : Si je n'avais pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurais pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire

que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai de bon cœur; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi! repart Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai! tu veux que j'éprouve ta femme! Mais écoute-moi, malheureux : tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu espères, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste : elle résistera, je n'en doute point; alors qu'auras-tu gagné? que t'aura valu cette tromperie criminelle? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses; qui te le reprocheras sans cesse, qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parce qu'une voix secrète te dira

que tu ne le mérites plus ; toi enfin, dont le remords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poètes :

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie ;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie :
Tant que mon cœur me suil, mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi : l'amitié seule devrait t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutait dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix faible et triste : Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons : je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le remède. Ta vertu, ta sagesse, ont fait leur devoir ; regarde si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir

de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu; c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant pendant quelques instans à ma faiblesse, à ma folie. Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira : Camille ne cédera point à une première attaque; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit-il : puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse, ne peuvent rien sur votre esprit, je n'écoute que l'amitié, je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi; je promets de m'en acquitter. A ces mots Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui dit-il, des musiciens, des sérénades, peut-être même

des présens; je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démenche d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avait affaire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il les laissait tête-à-tête. Lothaire employa le temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille était de son avis; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lothaire sortit. Anselme l'attendait dans la rue : Eh bien ! dit-il dès qu'il l'aperçut, es-tu déjà bien avancé ? as-tu fait ta déclaration ? l'a-t-elle bien ou mal reçue ? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans un premier entre-

tien; mais j'ai préparé les choses, et j'espère pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête-à-tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en profita point; mais il commençait à les redouter : les attraits, l'esprit, l'amabilité de la charmante Camille, l'avertissaient de fuir le danger. Il n'en était que plus attentif à répéter à l'imprudent Anselme que tous ses efforts étaient vains; que, loin de lui donner la moindre espérance, Camille l'avait menacée de lui fermer sa maison, même d'avertir Anselme. Fort bien, répondait celui-ci; mais tu n'as fait encore que parler; il est temps d'en venir aux présens : les plus cruelles n'y résistent guère. Voici quatre mille écus d'or, que je te prie d'employer en pierreries, en bijoux, pour les offrir à Camille. Lothaire lui représenta qu'il abusait de sa complaisance; que ces honteux moyens lui répugnaient. An-

selme promet que ce seraient les derniers; et Lothaire, quoique las de le tromper, se résolut à le tromper encore.

Enfin, quelques jours après, au sortir d'un entretien avec Camille, Lothaire vint déclarer à son ami que l'offre de ses présens avait indigné la fidèle épouse, qu'elle l'avait traité de corrupteur infâme, lui avait marqué le dernier mépris, et qu'il était décidé à ne plus se présenter devant elle. Anselme l'écoutait d'un air aussi triste que mécontent : Ah ! Lothaire ! Lothaire, dit-il, combien peu tu te montres digne de ma confiante amitié ! J'ai tout vu, j'ai tout entendu, caché dans le cabinet voisin du salon de ma femme. Tu n'as pas dit un seul mot ; et, par le ton que vous avez ensemble, il n'est malheureusement que trop sûr que jamais tu ne lui parlas d'amour.

Piqué d'être surpris à mentir, Lothaire avoua, non sans quelque honte, ce qu'il ne pouvait plus cacher, et promit, avec le dessein de tenir parole, d'exécuter cette fois ce qu'on exigeait de lui avec tant d'opiniâtreté. Anselme le lui fit jurer ; et, pour lui donner encore plus de facilité que jamais, il prétexta

des affaires pressantes qui le forçaient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne. Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'était pas absent, les visites de son ami ; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vint dîner avec elle, et ne la quittât pas un instant.

O misérable insensé ! ô malheureux ennemi de toi-même ! que cherches-tu ? que vas-tu faire ? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux ! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses ; la vertu seule avec toi règne dans son cœur innocent ; un tendre et fidèle ami ne respire que pour t'aimer ; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons ; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur : et ce bonheur te lasse, t'accable ! et tu emploies pour le détruire, tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton âme ! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains,

et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices !

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille ; mais il ne la trouva plus seule. Une de ses femmes, nommée Léonelle, avait reçu de sa maîtresse l'ordre secret de rester au salon. Cette conduite, que Lothaire admirait, l'espèce de gêne qu'elle lui faisait éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvrait sans cesse dans Camille, tout nourrissait, tout augmentait une passion que Lothaire s'avoua trop tard. Il n'était plus temps de l'éteindre : il s'en aperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force ; et, oubliant à la fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un moment où Léonelle était sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestaient que trop la violence. Camille, surprise, se lève, jette sur Lothaire un coup d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devait faire. D'après les ordres précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle

écrivit le soir même ce billet à son époux , et l'envoya par un exprès :

« La confiance que vous m'avez témoignée
« en me laissant seule dans votre maison
« m'honore moins qu'elle ne m'afflige. Si
« votre retour n'est pas prochain , je vous de-
« mande la permission de me retirer chez
« mes parens. Là, du moins, je pourrai m'en-
« tretenir en liberté de ma tendresse pour
« vous, et du véritable chagrin que me cause
« votre absence. Cette conversation paraît en-
« nuyer l'ami que vous m'avez ordonné de
« recevoir tous les jours. Il me semble se
« plaire davantage à me parler de lui seul. Ce
« peu d'accord dans nos sentimens rend né-
« cessaire ici votre présence. »

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

ANSELME fut transporté de joie en recevant cette lettre : il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parens, parce qu'il était sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle avait écrit, étonnèrent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser ; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion, augmentée par la résistance, n'était plus capable de s'arrêter, vint plus assidûment chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimait ; et, secondé par sa grâce, par son amabilité naturelle, par l'extravagance d'An-

selme, qui prolongeait exprès son absence, par le temps, qui en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensait la veille, il s'aperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévère Camille commençait à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sincères, attend, épie, fait naître les occasions, les momens, surmonte pas à pas les obstacles, s'avance de succès en succès, empêche qu'on ne s'aperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'aurait pensé de Camille? Qui l'aurait dit de Lothaire? Tous deux étaient nés vertueux; jamais un seul désir coupable n'eût corrompu ces âmes pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcées chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire, à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit : Ami, sois satisfait; j'ai employé près de

Camille tous les efforts, tous les moyens que l'amour peut mettre en usage : après m'avoir marqué de la colère, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seraient humilians pour moi : reprends tes diamans que voilà, et jouis en paix du bonheur, que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidèle ami, qui, disait-il, venait de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec prière, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressemens, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse : tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avait raison.

Quelques temps se passèrent ainsi, sans que les amans heureux eussent beaucoup de peine à tromper un époux qui s'y prêtait avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avait été forcée de mettre dans sa confiance la jeune Léonelle, celle de ses femmes qu'elle aimait le mieux. Léonelle, sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter : elle eut bientôt un amant comme elle; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avait le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusque dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisait sentir qu'elle avait perdu tout droit même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant; châtiement sévère, mais juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'était point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il attendait l'aurore auprès de la maison d'Auselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres

de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût un rival, et que Camille ne le trompât lui-même, comme elle trompait son époux : il poursuit en vain ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux ; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille ; et dans sa fureur : Ami, dit-il, depuis trop long-temps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille : sa faiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise ; elle cède enfin ; elle m'a promis un rendez-vous pendant la première absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme ; tu t'assureras de son crime, et tu la puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit d'une voix altérée qu'il suivrait le conseil de Lothaire : il versa des larmes amères, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déjà Lothaire se repentait de ce qu'il venait de faire ; déjà l'amour dans son cœur

l'emportait sur son ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il aurait pu satisfaire d'une manière moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendait. Il lui écrivit, l'accabla de reproches, mais l'avertit du péril qu'elle allait courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que c'était son propre amant qui s'était échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle; nous saurons nous tirer de ce pas difficile : nous ne vous demandons que d'être prêt à vous rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il était obligé de partir, avait feint de se mettre en route, et, par une porte secrète, était revenu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savait là, se prome-

nait à grands pas dans sa chambre, affectait d'être agitée, s'arrêtait, soupirait, parlait seule. Anselme, respirant à peine, suivait jusqu'au moindre de ses mouvemens. Tout à coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle : Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame ! répond la suivante ; eh ! bon dieu ! qu'en voulez-vous faire ? — Obéis, ne réplique pas. Léonelle apporte le poignard ; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle avec des yeux brûlans de courroux : A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître, cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire ; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire ; mais en aurez-vous la force ? comment cacherez-vous ce meurtre ? que dira votre mari ? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance ? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de

cette aventure? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls? interrompit Camille avec feu; je ne connais qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrage moi-même : je n'écoute, je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Auselme, transporté de joie, de reconnaissance, d'amour pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds : mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle; il essuya les larmes de tendresse qui déjà baignaient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'aperçut, elle se leva, saisit son poignard; et plaçant la pointe contre sa poitrine : Arrêtez, dit-elle, ou j'expire; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la première fois, vous avez osé me parler d'amour.

Ce que j'en dis à mon époux était suffisant pour l'instruire : il ne fit pas semblant de m'entendre ; sans doute il était rassuré par son estime pour moi, par son amitié pour vous. Je crus alors que mes dédains, mon silence, ma conduite, vous guériraient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée ; il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisque, oubliant à la fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous était chère, à l'amitié dont vous sembleriez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance si humiliante pour moi, je vous ai promis, pour m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins : je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez pas à aucun reproche : je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien ; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir, elle se

frappe, malgré ses efforts, légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvait aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son avengle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédait la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure était dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie; il se félicitait de son bonheur, il embrassait mille fois son ami qui, triste, accablé de remords, avait à peine la force de recevoir ses caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour; et, grâce à cette horrible comédie, les deux amans continuèrent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûtèrent enfin la vie.

CHAPITRE XXXV.

Épouvantable combat où Don Quichotte est vainqueur.

IL ne restait presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchait Don Quichotte, en criant : Au secours, messieurs ! au secours ! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc ? répondit le curé en laissant là sa nouvelle ; le géant dont vous parlez est à deux mille lieues d'ici. En même temps on entendit Don Quichotte qui s'écriait dans sa chambre : Arrête, arrête, Malandrin ! voleur, scélérat infâme ; je te tiens enfin, je te tiens ; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces mots, il s'escrimait contre les murailles. Oh ! c'est une affaire finie, reprit Sancho ; le coquin est à présent à rendre compte

à Dieu de sa mauvaise vie : j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains ; je gage que Don Quichotte, ou don diable, a donné quelques coups d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise ; cette chemise, assez courte par devant, l'était encore plus par derrière. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avait sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avait prêté, autour du bras gauche une couverture que Sancho connaissait trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts comme s'il veillait, il se démenait dans sa chambre, en rêvant qu'il combattait le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste,

à ce spectacle, voulut se jeter sur le chevalier ; Cardenio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avait accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner, en apercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros ; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui coulait tout comme d'une fontaine ; et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints ? lui répondait l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin, dans lequel nage tout ce grenier ? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer ! Tout cela est bel et bon,

disait Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête; et faute de la retrouver j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup il tombe aux pieds du curé : Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. Vous l'entendez, s'écriait Sancho; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume ! Fils de Satau, reprenait l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la dernière fois ; je te jure bien que ton maître et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la dernière goutte. Oui, sûrement, ajoutait sa femme avec une voix glapissante qui perçait au milieu de toutes les autres ; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu ; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon père. La fille de l'au-

bergiste, sans rien dire, souriait; et la bonne Maritorne accompagnait de toutes ses forces les criailleries de sa maîtresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de Don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisirait elle-même, l'arrangerait, le meublerait de manière qu'il en serait content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivait avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectait devant son mari de marquer de la haine à Lothaire; celui-ci ne s'en plaignait point, il en était trop dédommagé : mais Anselme reprochait à sa femme d'être injustement prévenue contre l'ami le plus cher à son cœur; et c'était entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'aurait osé rien refuser, en était devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênait sur rien. Certaine qu'on lui passerait tout, depuis la scène du poignard, elle continuait chaque nuit à recevoir son amant dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une cloison. Une nuit, Anselme éveillé crut entendre quelque bruit dans la chambre de Léonelle : il se lève, s'arme aussitôt, court et trouve de la résistance à la porte. Irrité par ce mystère, il pousse avec force; il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écriait d'une voix altérée : Apaisez-vous, apaisez-vous, seigneur; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léonelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie en promettant de lui révéler des secrets importants à son honneur. Parle tout à l'heure, répondait Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il saurait tout. Anselme, que Camille inquiète

rappelait de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'était passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrit son crime. Son trouble, sa frayeur, furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie, que de s'enfuir de la maison. Elle attendit qu'Anselme fût endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or; et, gagnant la porte de la rue dont elle avait une clef, elle courut avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le danger qui la menaçait; et, pour sauver du moins les jours de la malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur était la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il allait, sort aussitôt de la ville.

Anselme, pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se lève, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle: les draps du lit noués à la fenêtre lui indi-

quent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire : il apprend à la porte que son ami a pris ce qu'il avait d'argent, et s'en était allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison déserte : valets, servantes, tous avaient fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme, seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'univers, fut prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parens qui demeurerait à la campagne; il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avait-il fait deux lieues, qu'il est obligé de descendre : il se laisse tomber au pied d'un arbre; et là, baigné de ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il était depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui venait de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nou-

velle on disait à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur : Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme, vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappait de la maison de sa maîtresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille? — Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il avait de plus cher au monde, se traina jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paraissait point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre : il trouva le malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la tête et la moitié du corps appuyées sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après

l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main glacée. Anselme n'existait plus; il était mort de sa douleur en écrivant ces tristes paroles :

« La curiosité la plus insensée m'a coûté
« l'honneur et la vie : si la nouvelle de ma
« mort arrive jusqu'à Camille, qu'elle ap-
« prenne, qu'elle soit sûre que je meurs en
« lui pardonnant. C'est moi qui fus le seul
« coupable; je méritai de perdre à la fois et
« mon épouse et mon ami, en les exposant
« tous deux à l'inévitable... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochait, prit le voile, et fit profession dans le couvent où elle s'était retirée : elle mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul désir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands événemens dans l'hôtellerie.

LE curé venait de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs; s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs : au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc, et voilée; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de Don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise peu loin de la chambre où

était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets enmenèrent les chevaux à l'écurie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet air de mystère. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force.

Le curé revint près de Dorothée, qui s'approchant de la dame voilée, et l'entendant

soupirer, lui demanda si elle était malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothée : Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes ; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée ; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de Don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : O Dieu ! serait-il possible ! me la rendriez-vous à la fin ? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti ; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage ; et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent :

Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothée reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi ; mais Dorothée est évanouie. Le barbier, pour la secourir, se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Tous se taisaient ; la crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenait ses sens, le curé veillait sur Cardenio, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand : Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même ; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs, ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il

régne, où il régnera toujours; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse; je bénirai mon trépas puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer, que Lucinde est morte fidèle.

Fernand l'écoutait en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothee faible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi, daignez reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothee. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisait un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivais heureuse et paisible dans la maison de mon père; rien ne manquait à mes souhaits : j'ai cru vos sermens, monseigneur, et voyez l'état où je suis! Je vous aimai; depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers,

sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des sermens que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrites vous-même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne : il faut bien que, sans le savoir, j'aie été coupable aux yeux de Fernand, puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagemens les plus saints; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel, il livre à la honte, à l'opprobre, les cheveux blancs de mon père, ma famille, tous mes parens, serviteurs fidèles, depuis tant de siècles, de ses aïeux qui les honoraient. Il faut que Dorothee soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait? Votre mépris m'a fermé tout asile; je n'en ai plus qu'auprès de vous; vous êtes le seul, hélas! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie; souffrez que je sois votre esclave; je vous le

demande à genoux , en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse?

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versait des pleurs; Fernand lui-même, ému, troublé, ne respirait qu'avec peine; son visage s'adoucissait, ses mains tremblaient, ses yeux mouillés cessaient de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout à coup, il se tourne vers Dorothée; et, la relevant avec transport : Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée; oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassait ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur, et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisait dans ses yeux tout ce qu'éprouvait son âme, le rassurait en pressant ses mains, lui répétait qu'elle était Lucinde, que Lucinde lui était rendue, qu'elle était à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amans; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux : Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu? Non, non, je vous connais trop bien; je sais démêler mieux que vous tous les sentimens de votre âme fière, sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne, et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme : vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'uni-

vers. L'amour seul, hélas ! peut encore se plaindre : mais il ne se plaindra point ; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée ; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand, achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée ; et se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser ; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre amans portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est

partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parens, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever. Suivi de trois de ses amis, il en était venu facilement à bout; et le hasard l'avait conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminait enfin ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante
de Micomicon.

TANDIS que ces époux heureux remerciaient le ciel d'un bonheur qu'ils regardaient comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitaient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui paierait son vin, se réjouissait avec tout le monde, le seul Sancho s'affligeait en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à van-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Doro-thée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de Don Quichotte, qui venait de se réveiller. Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. Pardieu! je le crois, ré-

poudit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortait du tronc coulait à mes pieds par torrens. — Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six armoires de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. — Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur; vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! — Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de Don Quichotte, des aventures qui lui étaient arrivées, et des moyens qu'ils avaient été forcés d'employer

pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'était plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fière avec laquelle Don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine, elle est devenue en un moment une simple particulière. Si le fameux roi Négromant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savait pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les

histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il aurait su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignais de me vanter, je pourrais dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler... tout mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit Don Quichotte; je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grâce que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étais changée; je suis celle que j'étais hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osait, hélas! espérer : mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon père; jamais il ne l'a

mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnaissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, Don Quichotte se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité : Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin : où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse était devenue une demoiselle nommée Dorothee, que j'avais tué des outres de vin, que le diable avait emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?... Mordieu ! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Apaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho : je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux ; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra

frir les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaïement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paraîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur Don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zèle à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnaissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt un long combat de politesse entre Don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressemblait à un captif arrivant de chez les Maures, portait un gilet de drap bleu, sans collet, avec des demi-manches, de longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venait une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coiffure était de brocard, sa longue robe l'enveloppait toute entière. Le captif,

d'une taille assez haute , paraissait avoir quarante ans : il était fort brun de visage, avait des moustaches longues, la barbe noire, et l'on distinguait sur son front un caractère de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvait lui donner une chambre particulière. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avait point : cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangère, dont l'habit piquait leur curiosité. Dorothée, toujours obligeante, fut la première à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveraient heureuses de lui faire partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva, mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança : Mesdames, dit-il, pardonnez, elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette dame est chrétienne.

— Elle l'est au fond du cœur ; et c'est dans l'espoir d'être baptisée, qu'elle a quitté Alger sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le désir de connaître davantage et la Maure et le captif ; mais personne n'osa faire d'autres questions. Dorothée s'assit près de l'étrangère, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardait le captif pour savoir ce qu'on lui voulait ; et celui-ci lui dit quelques mots arabes ; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égalait point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvait plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom au captif, qui répondit qu'elle s'appelait Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement : *Non, non, Zoraïde ; Marie, Marie.* Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmèrent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étran-

gère, en lui disant : *Oui, oui, Marie, Marie*. La Maure lui rendit ses caresses, et répéta de nouveau : *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé*; ce qui signifie, point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de Don Quichotte.

LE jour avait disparu, et par les soins de Fernand un excellent souper était prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de Don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse, dont il était le gardien, fût assise à ses côtés. Ensuite venaient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, le captif, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : Don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustres, que nous le sommes? Sans détailler en particulier

le mérite de chacun de vous, qui pourrait deviner en nous voyant, que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la triste figure dont la renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession que ses travaux, que ses périls élèvent au-dessus de tous les autres!

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres; mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science ! Le guerrier la fait observer : son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix; la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : *Que la paix soit avec vous !* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source

du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutait notre héros avec attention et plaisir : la plupart des convives, étant militaires, trouvaient que Don Quichotte était fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derrière lui, avait beau lui dire de manger et qu'il prêcherait ensuite ; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie ; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté : mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches, en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même par des hasards, bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance; il oublie alors ses peines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il était un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instans : il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés : je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galère, accrochent la galère ennemie, vont à l'abor-

dage, le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abîme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avancant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'état ne peut les payer : il le sait, il n'en sert pas moins : il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrières que l'enfer vomit de son sein afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvait s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connaître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettrait en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siècles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avaient entendu regrettaient sincère-

ment qu'un homme qui avait tant d'esprit, et qui parlait aussi bien, perdit tout à coup le bon sens dès qu'il s'agissait de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venait de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il était entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparaient la chambre de notre héros afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, don Fernand pria le captif de vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

JE suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissait d'une fortune médiocre, qui passait pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon père la dissipa presque toute entière par une libéralité dont il avait contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vite à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvait à donner lui faisait oublier souvent qu'il était père de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissait cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvait se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein il nous appela, mes frères et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours :

Mes enfans, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'ac-

quitte pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison : je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrième; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église, la mer, la cour*. Je souhaiterais que l'un de vous se fit ecclésiastique, l'autre négociant, le troisième militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses frères moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étais l'aîné, c'était à moi de parler. Je répondis à mon père qu'il devait d'abord ne

point se dépouiller de son bien, dont il était le maître absolu; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avait donnée, de nous soutenir nous-mêmes; et j'ajoutai que mon goût m'appelait au métier des armes. Mon second frère témoigna le désir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque pour devenir ecclésiastique.

Mon père, charmé, nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédait, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montait à trois mille ducats en or : pareille somme lui restait en fonds. Mes frères et moi, touchés de voir mon père, à son âge, abandonné de ses enfans, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnait. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étais celui de tous qui avait le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me

restait. J'avais assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devais m'embarquer pour Gènes. Vingt deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon père, à mes frères; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gènes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me fallait pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je désirais de servir, venait de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche allait commander l'armée navale que le Saint Père, l'Espagne et Venise, envoyaient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie, et j'eus le bonheur de me trouver à

cette célèbre bataille de Lépante, où la valeur des Chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais, hélas ! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étais jeté l'épée à la main dans une galère ennemie, cette galère s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyaient : ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite ; le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille Chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople ; j'errai de galère en galère, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon père de ma triste situation, j'espérais, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté : mes efforts furent inutiles. J'étais enfermé dans une prison que les Maures

appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachète. Dès qu'on sut que j'avais été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendait une rançon. J'eus beau dire que j'étais pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passais mes longues journées dans le *bagne* avec plusieurs Espagnols. La faim, la misère, nous affligeaient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître, qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisait chaque jour empaler ou mutiler des Chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger semblait avoir soif de leur sang : jamais il ne se montra clément que pour un soldat espagnol appelé *Saavedra*¹, qui s'exposa plusieurs fois aux supplices les plus affreux, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des in-

¹ Ce *Saavedra* est Cervantes lui-même. Voyez sa Vie, à la tête du volume précédent.

fidèles. Je pourrais vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignais d'être trop prolix.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

SUR la cour de notre prison donnaient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant : ces fenêtres , selon l'usage des musulmans d'Afrique , étaient infiniment étroites , et défendues par des jalousies où la lumière perçait à peine. Un jour que , seul dans le bagne avec trois de mes compagnons , nous nous exerçons à sauter , je levai les yeux par hasard , et j'aperçus suspendue à ces jalousies une canne au bout de laquelle était un mouchoir noué ; la canne se balançait et paraissait nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades , à qui je la montrai , se hâta de courir sous la fenêtre ; mais la canne aussitôt s'éleva , et , par son mouvement à droite et à gauche , sembla faire entendre que ce n'était pas lui qu'on demandait. Le captif revint tristement ; la canne était déjà baissée : un autre alla tenter l'aventure , et ne fut pas plus heureux :

le troisième y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'était mon tour : j'approchai; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pièces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avait pas la moitié du pain nécessaire à son existence; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageait ma misère, et m'avait si clairement marqué que c'était moi qu'il voulait secourir. Je regardai long-temps la jalousie : j'aperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes révérences à la manière des Maures, en croisant nos mains sur notre poitrine. Un moment après, nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et paraître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitait dans cette maison, et se plaisait à soulager ses frères; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamans que nous avions aperçu, ne s'accordaient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien : toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitaient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenait à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata ; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans le baigne, elle reparut tout à coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves ; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle était tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir ; je fis signe que je lirais le papier : et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savait l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette

lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignait beaucoup d'amitié depuis que j'étais captif, et me sollicitait de lui rendre un service assez important : c'était de signer que je le connaissais pour un honnête homme, rempli du désir secret de retourner à sa religion. Les renégats trop souvent abusent de ces certificats pour aller faire des courses chez les Chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris ; mais celui dont je parle me paraissait de bonne foi. Je lui donnai ma signature ; et, maître de son secret, qui l'aurait fait brûler vif s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bague. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendait bien ; il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* voulait dire *la Vierge Marie*. La lettre s'exprimait ainsi :

« Quand j'étais petite, mon père avait une
« esclave qui m'apprit dans notre langue la

« prière des Chrétiens, et me parla souvent
« de Lela Marien. Cette Chrétienne mourut : je
« sais qu'elle est allée avec Alla, parce qu'elle
« m'est apparue deux fois, et m'a dit que Lela
« Marien, qui m'aime fort, me conseillait de
« me retirer chez les Chrétiens. Je ne sais
« comment faire pour m'y rendre : de tous
« les captifs que j'ai vus par ma fenêtre,
« aucun ne m'a paru aussi honnête homme
« que toi. Je suis très-belle, très-jeune, et je
« possède beaucoup d'or : vois si tu veux
« m'emmener, et devenir mon mari là-bas.
« Ne me trompe point ; car Lela Marien te
« punirait. Je crains bien que tu ne puisses
« lire ceci : prends garde de ne le montrer
« à aucun Maure, parce qu'ils sont tous des
« traîtres, et que s'ils instruisaient mon père,
« tu serais cause qu'il me jeterait dans un
« puits. La première fois je mettrai un fil à
« la canne ; tu pourras y attacher ta réponse.
« Si tu ne trouves personne qui te l'écrive en
« arabe, fais-la-moi par signes ; Lela Marien
« me l'expliquera. Qu'elle te garde, ainsi
« qu'Alla, et cette croix, que je baise souvent,
« comme me l'a recommandé la captive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'aperçut que la lettre regardait un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura, sur un crucifix qu'il portait caché dans son sein, d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincère, si repentant de sa première faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savait déjà la moitié. Nous l'instruisimes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une manière précise de l'intérieur de cette maison; et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse j'exprimais à la jeune Maure ma tendre reconnaissance et celle de mes compagnons; je l'assurais qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Espagne je lui jurais sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paraître la caune. Elle descendit deux

jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenait plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de cette maison était le riche Agimorato; qu'il y vivait seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritière de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisait rechercher en mariage par plusieurs vice-rois d'Afrique. Il avait appris de plus, qu'une captive chrétienne, morte depuis quelque temps, avait élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordait avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit d'en venir à bout; mais, avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il était sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet, que le renégat me traduisit sur-le-champ.

« J'ignore comment nous pourrons nous en

« aller en Espagne : j'ai prié Lela Marien de
« me le dire; elle ne me l'a pas encore dit. Je
« crois que le meilleur parti serait de te ra-
« cheter, toi et tes amis, avec l'argent que je
« te fournirai par cette fenêtre; je t'en donne-
« rai tant que tu voudras. Ensuite un de vous
« irait en Espagne, et reviendrait avec une
« barque chercher les autres, et me prendre
« moi-même. Cela serait fort aisé, parce que
« je vais passer l'été dans le jardin de mon
« père, situé au bord de la mer près de la
« porte de Babazon. Je voudrais que ce fût toi
« qui allasses et qui revinsses; car je me fie à
« ta parole. Prends-y garde, Lela Marien sau-
« rait bien te la faire tenir. Adieu, Chrétien;
« qu'Alla te garde! »

Après avoir lu cette lettre, chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque; mais le renégat combattit ce projet : Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dange- reuse épreuve : on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs; après les sermens les plus solennels qu'ils reviendraient cher-

cher leurs frères, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récemment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses¹. Croyez-moi, ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Tétuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission, parce que les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un certain Maure que je connais; et, sous son nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendait notre sort : nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise était déjà commencée; que sa bonté seule pouvait en assurer le succès : je lui renouvelai mes sermens; et je reçus d'elle en peu de jours plus

¹ Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même.

de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle irait s'établir au jardin de son père. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se rachetèrent avec les mêmes précautions; et, grâce aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devait aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du captif.

PENDANT ce temps, notre renégat s'était muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avait pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtait toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venait même jusque dans ce jardin demander des fruits à son père, qui n'en refusait à personne. Je m'assurai de mon côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fidèles, déterminés, que je m'attachai par des présens. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le soir, auprès du jardin d'Agimorato, d'y venir un à un par différens chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir Zoraïde, afin

qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La première personne que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui, me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchais. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans le même langage; et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parut Zoraïde qui m'avait aperçu de loin. Je ne l'avais jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venait bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnaissance, que m'inspirait cet ange sauveur. Mes yeux admiraient ses traits; mais elle eût été moins belle que je l'aurais de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançait lentement; son père lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs

femmes ou leurs filles aux Chrétiens. Je contemplais en silence cette charmante Zoraïde, dont les oreilles et le cou étaient couverts de diamans ; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brillaient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays ; et sa robe était brodée des plus grosses perles de l'Orient. Pour juger de ce qu'elle était avec des ornemens si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étais esclave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé, dans lequel son père l'aidait, pourquoi ne te rachètes-tu pas ? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parce que mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta-t-elle avec un sourire ; si tu m'avais appartenu, je ne t'aurais pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres Chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je ; et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rongit à ce mot, baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce : Quand pars-tu, Chrétien ? — Demain , à ce que j'espère, sur un vaisseau français qui doit m'emmener. — Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau espagnol ? Ces Français, dit-on, ne vous aiment pas. — Il est vrai ; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur. — Tu es marié, sans doute, et tu désires de rejoindre ta femme ? — Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi du mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. — Est-elle belle, cette dame ? — Elle est si belle, que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit : Chrétien, je t'en félicite ; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille ?

Comme il parlait, un Maure accourut, en criant que quatre Turcs venaient de sauter par dessus les murs du jardin, et dépouillaient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom de Turcs ; les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des

Maures, qu'ils traitent avec beaucoup d'insolence. Ma fille, dit Agimorato, retourne dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands. Et toi, Chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi! Je le saluai d'une inclination. Il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue, que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur : *Amexi*, Chrétien, *amexi*? ce qui signifie, Tu t'en vas, Chrétien, tu t'en vas? Jamais sans vous, répondis-je : vendredi je viendrai vous prendre; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes; elle s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchais près d'elle, tremblant que son père ne revînt, quand tout à coup je le vis paraître. Zoraïde,

à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard, voyant que sa fille se trouvait mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répète encore, *amexi*, Chrétien, *amexi*? Ma chère enfant, répondit son père, rassure-toi; ce Chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déjà partis. Je pris alors congé du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendrait, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai les entrées, les sorties; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devait me donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille, le renégat n'avait pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étaient au rendez-vous

à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devaient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville était déjà fermée, le jour avait disparu, et personne ne paraissait sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valait mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures qui ramaient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider : Vous perdez, dit-il, des momens précieux ; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maîtres ; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main : Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'était pas vaillant, surpris autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs Chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous ; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit ; nous arrivâmes en silence jusqu'à la

maison. Zoraïde était à la fenêtre : dès qu'elle nous aperçut, elle demanda, d'une voix basse, si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis que oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamans. Je la reçus un genou en terre : mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînai au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son père était au jardin. Oui, lui répondit Zoraïde, il est dans sa chambre, où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon père, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous désirez, j'en possède assez pour vous faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans la maison. Je n'avais pas compris un seul mot de ce qui venait d'être dit : lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui;

je déclarai hautement que je voulais qu'on obéît à Zoraïde, qu'on se soumit avec respect à la moindre de ses volontés, et je jurai d'immoler le premier qui oserait la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvait à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avait fait avait réveillé son père, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnaissant les Chrétiens, cria de toutes ses forces : Au secours ! aux voleurs ! aux armes ! Ces cris jetèrent le désordre parmi nous. Zoraïde s'évanouit : je me hâtai de l'emporter sans m'occuper de ce qui se passait derrière moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivaient pêle-mêle ; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'aperçus au milieu de nous le père de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la bouche. J'appris que le renégat, à l'instant même où le vieillard avait poussé des cris, était allé le saisir, l'avait forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir ; mais le

renégat, d'une voix terrible, lui recommanda le silence, s'il voulait conserver la vie.

Dès que Zoraïde aperçut son père, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osait parler ni faire un seul mouvement, fixait sur elle des yeux attendris, soupirait, ne pouvait comprendre comment sa fille, que je tenais encore dans mes bras, avait l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendait aussitôt la liberté à son père, elle allait se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéît à Zoraïde : mais nous étions en pleine mer; c'était commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulais cependant, je l'exigeais avec force, quand mes amis eux-mêmes, le renégat, tout l'équipage, déclarèrent qu'ils ne m'obéiraient point, qu'on ne ferait aucun mal au vieillard, qu'on le remettrait à terre au premier endroit où l'on aborderait; mais qu'ils ne pouvaient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendaient. Je fus forcé de céder : Zoraïde entendit bien que

c'était contre mon gré que l'on retenait son père : elle me regardait en pleurant; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi, saisit ma main, qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veillait toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'ils n'étaient point nos captifs, qu'on leur rendrait la liberté aussitôt qu'on serait à terre. Ah! Chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir couru tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement: que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chère que moi-même, et dont je ne croirais pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce père malheureux, avec

un accent si tendre, avec des pleurs, des sanglots si touchans, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier transport, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'aperçut qu'elle était parée : Ma chère enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtemens ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton père eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il était encore heureux. Zoraïde baissa les yeux sans répondre. Le vieillard, plus étonné, la considérait en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettait son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisait porter au jardin, et qui restait toujours dans la maison d'Alger. Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette cassette est-elle ici? comment...? Il ne peut achever :

Zoraïde, pâle, tremblante, était prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse : Zoraïde est Chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence; est-il vrai que tu sois Chrétienne? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton père à ses ennemis? Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des pères; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser... Il est vrai, je suis Chrétienne; Lela Marien a voulu... A ce mot, le vieillard se lève; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre; je la retins. Pendant ce temps, mes compagnons retirèrent Agimorato, que ses vêtemens avaient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer était loin d'être calme : le vent qui s'était élevé nous rejetait sur la côte d'Afrique.

Comme cette côte était loin d'Alger, nous résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse, où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution : nous posâmes des sentinelles; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au désir de Zoraïde, de mettre en liberté son père avec les Maures enchaînés. On m'obéit : à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on conduisit le vieillard : Chrétiens, dit-il, cette malheureuse ne désire ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence : elle n'a quitté sa religion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide victime, qui abandonnes ton père pour suivre tes ennemis ! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance ; je maudis l'amour que j'avais pour toi, les soins que je pris de ton enfance, le charme que je trouvais à t'aimer ! Sois sûre qu'Alla me vengera ; sois sûre qu'il

est dans le ciel un ami des pères, qui punit toujours les enfans dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne !

Mes compagnons se hâtèrent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, était mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier : Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée; reviens, ma fille chérie; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces Chrétiens tes trésors; reviens consoler ton père : il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir si tu m'abandonnes. Ah ! mon père, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerais pour vous ma vie ; mais une puissance invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignait toujours ; nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation, les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraïde, au désespoir, me faisait craindre pour ses jours. Sa pitié seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le lendemain nous arriverions en Espagne ; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins, soit que la malédiction d'un père ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnait le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui. Un mouvement qu'il fit nous sauva : aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demandèrent en français qui nous étions, où nous allions. Le renégat, voyant que c'étaient des Français, ne voulut pas qu'on répondît. Nous passâmes, dans un profond silence ; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à la fois, nous envoyèrent des boulets ramés qui coupèrent notre mâts, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours : douze

Français, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous prirent, nous emmenèrent avec eux, en nous disant qu'ils corrigeaient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau français, on prit tout ce que nous avions : les bracelets, les pierreries, les richesses de Zoraïde, devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on ferait de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chère Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés ; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie ; et tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin désert. La faible Zoraïde ne pouvait me suivre ; je la portais sur mes épaules, et je souffrais

moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffrait elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler ; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant : aux Maures ! aux Maures ! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte : nous allâmes au-devant d'eux , et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu , que tous, mettant pied à terre, nous embrassèrent avec tendresse, nous forcèrent de prendre leurs chevaux ; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga : nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de grâces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle une foule immense de peuple, qui l'environnait en pleurant. Chacun lui offrait sa maison, chacun la comblait de présens et de caresses. Après six jours passés à Velez, nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que

Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous primes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchions de notre but : j'ignore si mon père est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes frères; mais j'espère dans le ciel, qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde, je ne me plaindrai de rien; c'est d'elle seule que je m'occupe : l'amour, la reconnaissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec laquelle elle supporte la fatigue, la pauvreté : je lui sers d'écuyer, de père, de défenseur; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira de m'honorer de sa main. Hélas! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espère, et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie, qui peut-être vous a paru longue; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardenio, tous ceux qui l'avaient écouté, le remercièrent du plaisir que leur avait fait son récit. Fernand surtout, comme le plus riche, le pria d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvait lui manquer. Il mit à ces offres une telle grâce, une franchise si délicate, que le captif reconnaissant fut obligé de motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit était tout-à-fait fermée lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh ! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez de la place pour loger monsieur l'auditeur. A

ce nom, l'hôtesse reprit, d'une voix beaucoup plus douce : Assurément monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison ; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son lit ; et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur, vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendait de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paraissait avoir quinze ans. Elle était en habit de voyage ; et sa grâce, sa gentillesse, attirèrent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvait à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur : Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château, qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asile aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quelles portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne ! Les rochers mêmes, les montagnes, se partageraient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planètes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'était arrêté pour écouter Don Quichotte. Il le considérait de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisait, tandis que Cardenio, don Fernand, le curé, maître Nicolas, lui faisaient de grandes révérences, et l'invitaient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyait bien qu'étaient des gens de qualité, se confondait en politesses, ne savait au monde que dire, et reportait toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de Don Quichotte. Enfin, après de longs complimens, lorsque la connaissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passerait la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé; et que les hommes resteraient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portait avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avait

vu l'auditeur, avait senti son cœur palpiter, le considérait en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses valets de lui dire le nom de son maître. Le valet répondit que c'était le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur des Indes à l'audience du Mexique, père de la jeune personne qui était avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avait laissé tout son bien.

Ne doutant point que ce ne fût son frère, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand, le curé, Cardenio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis; je crains de faire rougir mon frère. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs, je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde; et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille était à souper.

Seigneur, lui dit-il après avoir lié la con-

versation, je fus long-temps camarade à Constantinople d'un homme de votre nom. C'était un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais il avait eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appelait ce capitaine? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le curé. Il était des montagnes de Léon : et souvent il m'a raconté comment son père avait partagé son bien entre lui et ses deux frères; comment il choisit la carrière des armes, où il était sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avait conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les Français s'étaient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être trainés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutait attentivement, et des larmes bordaient ses paupières. Ah! mon-

sieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frère aîné. Tout ce qu'il vous raconta est vrai : il choisit le parti des armes, je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frère alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon père, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore; mais il vit dans la douleur : il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah! monsieur, que deviendra-t-il quand il aura les tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre? Comment pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces Français, ce qu'ils ont fait de mon frère? O mon bon frère! si je savais où te rencontrer, j'irais, j'irais tout à l'heure te remettre en liberté, dussé-je rester à ta place! Et cette bonne Zoraïde! avec

quelle joie je donnerais de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon père, et pouvoir l'appeler ma sœur!

Le captif, à qui son impatience n'avait pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutait à la porte ce qui se disait. Aux derniers mots de son frère, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement; et tout à coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, répète : Mon frère! mon frère! et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le curé, pendant ce temps, avait couru chercher Zoraïde. Il revint, la tenant par la main : Voici, dit-il, la libératrice de votre frère, voici cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possède, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble

contre son sein; et ces jeunes beautés ne le quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et Don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte était prête à partir, convint d'emmener avec lui son frère et la belle Zoraïde, tandis qu'un courrier irait instruire le père, qui viendrait aussitôt les joindre. Le courrier partit sur-le-champ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins ou les scélérats de géans qui seraient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermait. On accepta son offre avec reconnaissance; et l'on instruisit l'auditeur du caractère de notre héros. Sancho, qui se désolait de voir que toutes ces conversations empêchaient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son

âne, bât qui devait bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pièces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour était près de paraître; les quatre dames, enfermées dans leur chambre, se livraient ensemble au sommeil. Dorothée seule était éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormait de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantait avec art et méthode. Dans ce moment Cardenio vint frapper à la porte en disant : Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutait. Le muletier chantait ces paroles :

Dans une barque légère,
Hardi, tremblant, tour à tour,
J'errais sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidait dans ma carrière ;

Je voguais à sa lumière,
Je ne voulais que le voir.

Hélas! depuis qu'un nuage
Convre cet astre si beau,
Les ciens n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, repars,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvait. Elle l'éveille doucement, en lui disant : Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on nous donne. Claire, à demi endormie, comprenait à peine, en se frottant les yeux, ce que disait Dorothée. La voix continuait toujours; et Claire, devenant attentive, n'eut pas plus tôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi m'avez-vous réveillée? Que ne puis-je toute

ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accens de ce musicien ! — Y pensez-vous, ma chère enfant ? Cardenio vient de nous dire que c'était un muletier. — Oh ! que ce n'est pas un muletier, madame : c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours ; et je souhaiterais qu'il dit vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son âme. Mais le musicien chantait ; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts dans ses oreilles, et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson ; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses lèvres de l'oreille de Dorothée ; et la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeure à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent tou-

jours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortait guère que pour aller au collège, m'aperçut, soit dans ma chambre, soit quand j'allais à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyais pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre; ce qui était bien me dire qu'il voulait se marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurais été charmée de me marier avec lui; mais, comme je n'avais point de mère à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée; et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon père n'était pas à la maison. Il me voyait mieux alors; et il était si reconnaissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautait tout seul de joie, et faisait des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étaient passés ainsi, quand mon père fut obligé de partir. J'ignore comment mon jenne voisin en fut instruit : ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussi-

tôt; je suis bien sûre que c'était de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurais, je ne le vis plus à sa fenêtre. Nous partîmes : au bout de deux jours, en entrant dans une auberge, j'aperçus mon amant à la porte, en habit de muletier : il était si bien déguisé, que mon cœur seul pouvait le reconnaître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardait beaucoup quand mon père tournait la tête, et moi je ne le regardais que lorsqu'il n'avait plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées par la chaleur, par la pluie; cela pour moi, pour moi seule. Oh! je vous assure, madame, que j'en ai bien compassion; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espère pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son père, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer : vous le direz de même, madame, quand je vous

l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient de chanter, vous pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très-orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante, je tremble comme si j'avais la fièvre, je tâche de ne pas l'écouter, dans la crainte que mon père, venant à le reconnaître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je vous répète avec vérité que de ma vie je ne lui ai dit un seul mot; et j'ai bien fait, car ce mot serait, que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chère amie, répondit Dorothée en la baisant; laissez venir le jour, j'espère m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur méritent. Oh! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, gardez-vous, je vous prie, d'en parler à qui que ce soit: le père de ce jeune homme est si riche qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus affligeraient mon père, et j'aimerais mieux mourir que de lui causer du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute,

serait qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrais aussi à l'oublier, quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instans de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour : à notre âge c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame; et je n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire : Allons, ma chère enfant, il ne faut pas se désespérer; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain; nous verrons ce qu'il nous faudra faire. Oh! rien du tout, répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormait comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de Don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisait la garde autour

des murs du château. Ce château n'avait d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetait la paille. Nos deux demoiselles montèrent à ce trou, d'où elles aperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs : O divine Dulcinée ! s'écriait-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de grâces et de vertus, réunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable ! que fais-tu dans ce moment ? daignes-tu penser à ton chevalier ? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de ses nouvelles : viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle ? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plus tôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon âme adore ; mais tremble, en

la saluant, de la toucher de tes rayons : j'en deviendrais plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu...

Don Quichotte en était là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui, à la clarté de la lune, l'aperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derrière lesquels la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venait lui demander encore d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnaissance ! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore; demandez-moi, si

vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici au hasard d'être hachées par le père de mademoiselle, s'il venait à le savoir. Il s'en gardera, reprit Don Quichotte; il sait trop quel sort l'attendrait s'il osait porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parlait, Maritorne préparait tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avait pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille : La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchants et l'appui des bons, cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entre-

lacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avait fait au licou sur le poignet de Don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avait éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochait sa confiance, et tirait tant qu'il pouvait son bras, dont il serrait davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet arrêté dans le trou à paille, il tremblait que son cheval ne fit quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paraissait disposée à rester un siècle sans remuer. Ce fut alors que notre héros désira de posséder cette épée d'Amadis, qui rompait tous les enchantemens ; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidèle écuyer Sancho. Aucun

enchanteur ne venait : Sancho, sans se souvenir qu'il eût un maître, ronflait sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissait comme un taureau furieux, et ne doutait plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siècles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arrivèrent à l'hôtellerie. Ils frappèrent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria Don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil? Éloignez-vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie

guère... Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frappèrent plus fort, et réveillèrent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenait, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimait, comme on sait, les jumens. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisait les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fit, les pieds de Don Quichotte quittent la selle, notre héros tombe le long du mur, et serait descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenait fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive, que son maigre corps s'allongeant par son poids, arrivait presque jusqu'à la terre, qu'il rasait de l'extrémité des pieds. Le désir de s'y appuyer lui faisait faire des efforts qui augmentaient ses souffrances : il en jetait des cris affreux ; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges événemens arrivés dans
l'hôtellerie.

TANDIS que l'aubergiste inquiet courait aux cris de Don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnaissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se relève promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible : Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir, en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regardaient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'était que Don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demandèrent si l'on n'avait pas vu dans l'hôtellerie un jeune

homme, à peu près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avait point remarqué; mais un des cavaliers, apercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria : Il doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe par-dessus les murailles. On obéit; et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillèrent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne voulait se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avait fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure; mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordait son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier, le trouvèrent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisirent aussitôt : En vérité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre nais-

sance, et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva ! Le jeune homme, à peine éveillé, fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parlaient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son père. Il les regardait sans répondre. Allons, continuèrent-ils, préparez-vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez résolu de faire mourir votre père de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su, reprit don Louis, que j'avais pris ce chemin ? — Par un étudiant de vos amis, à qui vous aviez confié une si belle entreprise, et qui n'a pu résister aux larmes de votre père. Sur-le-champ nous sommes partis à cheval pour tâcher de vous rattraper, et de vous ramener à notre bon maître. C'est ce que nous allons faire tout-à-l'heure. — Oui, si cela me plaît, s'entend. — Mais nous comptons fort que cela vous plaira. — Je vous conseille de n'y pas compter.

Un valet, auprès duquel se tenait cette conversation, courut raconter à Fernand ce qui se passait à l'écurie, et lui dire que ces voyageurs appelaient *don* le jeune muletier,

qui refusait de les suivre à la maison de son père. Cardenio, ne doutant point que ce ne fût le même qui avait chanté, voulut aller à son secours avec Fernand. Dorothée, qui sortait de sa chambre, se hâta de dire à Cardenio tout ce qu'elle avait appris de Claire; et Claire, arrivant bientôt après, pensa s'évanouir de frayeur, lorsqu'on l'instruisit de l'arrivée des cavaliers venus pour prendre le jeune homme. Toute l'hôtellerie fut troublée. Don Louis, environné des quatre domestiques de son père, leur déclarait qu'il ne voulait pas retourner avec eux. Les autres le tenaient par le bras, et le menaçaient d'employer la force. Fernand et Cardenio prenaient le parti de don Louis. Le bruit devenant plus fort, l'auditeur, le curé, le barbier, Don Quichotte lui-même, accoururent. L'auditeur, qui ne savait rien, voulut interposer son autorité; mais, en regardant le jeune homme, il le reconnut pour le fils de son voisin de Madrid. Il s'avance alors et va l'embrasser, en lui disant : Qu'est-ce-ci, seigneur? quel enfantillage ou quelle grande affaire vous engage à vous déguiser d'une manière aussi peu digne de

vous ? Don Louis ne répondit pas, baissa les yeux ; et quelques pleurs vinrent border ses paupières. L'auditeur, ému de ses larmes, pria les domestiques de le laisser ; et, le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causaient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venaient d'y passer la nuit voulaient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer : l'hôte les avait arrêtés, et leur disait de telles injures, que les deux fripons ne tardèrent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste était le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier Don Quichotte de le secourir. Hélas ! répondit notre héros, ce serait de grand cœur, mesdames ; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission

de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. Mort! reprit Don Quichotte du même sang-froid; croyez que quand même il serait mort, je saurais le tirer d'affaire, ou du moins le venger de manière que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothee; et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie était en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis long-temps, n'en fermait pas moins le passage à ceux qui continuaient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, lève le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc? lui dit l'hôtesse. — Je réfléchis, répond-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer; c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, pensèrent se

jeter sur notre héros ; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point Don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste était accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutait, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son père, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main, qu'il serrait avec tendresse, je ne veux rien vous cacher : votre bonté ne s'offensera point d'une confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille : je l'adore depuis cet instant ; je ne peux aimer qu'elle au monde ; je ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon père, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, monsieur ; jamais elle ne m'a parlé : nous nous sommes regardés de loin ; c'est la seule témérité que notre amour se soit permise ; pardonnez-moi, je vous prie. Vous connaissez mes parents, ma naissance, ma fortune ; si je ne vous paraissais pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom : mon respect,

ma reconnaissance, s'efforcèrent de le mériter; et si mon père est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui consacrer son unique enfant.

A ces mots le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec tendresse, et le prie de lui laisser quelques instans de réflexion. Il revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son père. Don Louis, transporté de joie, baisait les mains de l'auditeur, suivait tous ses pas en tenant sa simarre, et déclarait hautement qu'il ne le quitterait plus.

La paix était rétablie, les discours de Don Quichotte avaient fini par faire payer ceux qui frappaient l'aubergiste, le calme allait régner dans le château; lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles apaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui Don Quichotte avait pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier

reconnut son bât, que notre écuyer arrangeait. Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin; et vous allez, pardieu! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers; et voyant qu'il portait la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se relève en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattans. Justice! justice! disait le barbier : ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondait Sancho, je ne suis point un voleur; et monseigneur Don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles était précédée et suivie de coups de poing bien assénés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédait pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort : dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écriait le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tombait sur la tête, ce bât m'appartient; j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnais : mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avait coûté un écu. Ici Don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattans, saisit le bât, qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnais de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnais est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je

ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves; j'ai peur que l'armet ne leur paraisse un plat à barbe, comme le harnais un bât. Fais ce que je te dis, reprit Don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV.

Où l'on achève de vérifier ce que c'était que l'armet
de Mambrin, et le harnais devenu bât.

En bien! messieurs, s'écria Don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà, vous le voyez : comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est uu bassin? Maître Nicolas, s'avançant alors avec un air grave : Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence; car j'ai l'honneur d'être votre confrère depuis vingt ans : vous pensez que je connais un pen les instrumens de notre profession : je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connais de même les armets. D'après cela, mon cher confrère, et d'après l'intérêt que

naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espèce de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit Don Quichotte, il y manque la visière; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de Don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah! Dieu me soit en aide! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes, qui ont l'air d'honnêtes gens, prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnais. Il me paraît tel, reprit Don Quichotte; mais je répète que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me

faites beaucoup d'honneur ; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnais, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserais là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantemens n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand ; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde : Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges unanimement ont décidé qu'il était absurde d'appeler ce harnais un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnais, et un superbe harnais de bataille. La cour l'adjudge à Sancho, et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer... Allons, finissons, interrompt Don Quichotte ; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve !

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connaissaient Don Quichotte avaient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étaient divertis; mais ceux qui n'étaient pas au fait, surtout les quatre domestiques de don Louis, et trois archers de la sainte Hermandad qui venaient d'arriver à l'hôtellerie, écoutaient et regardaient avec une extrême surprise ce qui se passait devant eux. Un de ces archers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et, d'un ton colère : Corbleu ! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis-tu, scélérat infâme ? lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la sainte Hermandad. L'aubergiste, qui était de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confrères. Les domestiques de don Louis envieront leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte,

l'épée à la main, s'élança sur les archers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour Don Quichotte. Don Louis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçaient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Maritorne, pleuraient, criaient, s'arrachaient les cheveux. Claire était presque évanouie; Dorothée et Lucinde la secouraient. Le barbier frappait sur Sancho, qui lui ripostait plus fort. Don Fernand tenait un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avait rejoint Cardenio, et ne ménageait pas la sainte Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimait à droite et à gauche. Ce n'était partout que fureur, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattans acharnés étaient prêts à verser du sang.

Tout à coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avait lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre : Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que

la cruelle Discorde agite ici ses flambeaux , comme elle les agita dans le fameux camp d'Agramant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi ? N'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agramant, dont la prudence peut nous accorder ? Approchez, monsieur le curé ; approchez, monsieur l'auditeur ; soyez Agramant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers , battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéraient guère prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe était demeurée dans les mains de Sancho, ne demandait pas mieux qu'une trêve. Les valets de don Louis n'osaient plus rien dire. Le seul aubergiste insistait pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettait le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnais, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand, qui se fit connaître, s'était chargé du jeune homme, et l'emmenait en Andalousie.

Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à peu près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.

CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

DON QUICHOTTE, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée : Illustreinfante, dit-il, vous n'ignorez pas que, surtout à la guerre, la diligence est la mère du succès. Pourquoi nous arrêter si long-temps dans ce château ? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent, pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir : partons, partons dès ce moment ; et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit l'infante après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur : elle présage vos triomphes, elle augmente ma reconnaissance. Commandez ; j'ai remis mon

sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. — Cela étant, mon ami Sancho, cours vite seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

Sancho, présent à ce discours, ne se pressait pas d'obéir; il répond en branlant la tête : Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se passe; soit dit sans offenser les coiffes. Et que se passe-t-il dans le village, reprit vivement Don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi? — Oh! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu espères m'épouvanter? — Non, monsieur; il ne s'agit point de périls : il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunt ma mère, parce que, si elle l'était, elle n'irait pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il était vrai que Fernand avait, à la dérobée, obtenu peut-être quelques baisers de celle qui le regardait

comme son époux. Sancho l'avait vu : depuis ce moment il n'aimait plus tant Dorothée, et trouvait ces familiarités indignes d'une grande reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévère, je me crois obligé de vous avertir de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connais, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame ; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourraient peindre ou exprimer l'épouvantable colère dont fut transporté Don Quichotte ? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considère, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout à coup s'écrie : Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices,

cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace coupable contre les personnes royales : sors ; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'était remise, voulut apaiser Don Quichotte : Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer ; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez : sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garans qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves : sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-Puissant ! répondit Don Quichotte, votre grandeur l'a deviné ; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes grâces. Don Quichotte assura qu'il

n'était plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'était vrai, rien n'était certain, excepté pourtant lorsqu'on bernait les écuyers.

Deux jours s'étaient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire Don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allèrent saisir Don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains, et l'enfermèrent dans la cage. Notre héros, éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement euchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif, et marchèrent vers la charrette. Comme ils pas-

saient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier : O vaillant chevalier de la triste figure, que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier : tu ne pouvais autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achèvera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tourterelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur père : ces grands événemens arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive Daphné parcoure deux fois les douze brillans signes du zodiaque. Et toi, ô le plus fidèle, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la fleur de la chevalerie : tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faite de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté ; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernières paroles la voix s'affaiblit par degrés, et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses,

répondit avec un soupir : Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop long-temps languir dans cette prison : je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnaissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager.

Sancho, qui écoutait et voyait tout, en se méfiant cependant que ce ne fût un tour qu'on jouait à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

TANDIS qu'on se préparait à partir, Don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point qu'aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle les enchanteimens ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho ? Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais

trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant! comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici; mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh! que nenni! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur : vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. Sancho montrait don Fernand. Prends-y garde, répondit Don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rosinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le

bouclier du héros; de l'autre, le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait Don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'aurait l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de Don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.





*Le père, sa fille et Charlotte, virent
pour la première fois le chevalier*

L'ordre de la marche fut ainsi réglé : le conducteur des bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette, aux deux côtés de laquelle étaient les archers, l'escopette à la main. Derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tirait après lui Rossinante, et derrière Sancho, maître Nicolas et le curé, masqués, réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait roide, grave, droit, immobile comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien moutés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage

contre les barreaux, et se presse de lui répondre : Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'envie attaque souvent les héros, surtout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux Don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de *chevalier de la triste figure* : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé, et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur,

reprit alors, d'un air renfrogné : Oui, enchanté ! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc ! Cela m'était assuré ; mais la roue de fortune tourne encore plus vite que celle d'un moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure ! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendait à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. Ah ! ah ! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La

fumée des grandeurs semble vous avoir enivrée la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui pour faire les entendus. Patience! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que Don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui qu'ils causent affaiblit un peu ce danger : jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous; ce sont tou-

jours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espèce de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les états du Prêtre Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul ? On a beau me dire que, dans des fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré : cela n'est pas vrai ; car cette imagination veut me plaire ; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité ; il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison ; qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute ; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il était aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit, pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modèles des vertus et de l'héroïsme? J'aimerais à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour à tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerais à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, élément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un père au milieu de ses enfans : je ne me plaindrais point que ces récits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en dirait l'auteur, en attendrissant les âmes sensibles, n'offensât jamais les oreilles chastes. Alors j'estimerai vraiment les romans de chevalerie ; je leur assignerai une place après

l'épopée, la tragédie, la comédie. On peut être épique en prose; et je ne serais point l'ennemi d'un genre qui, tenant presque également à la poésie et à l'éloquence, nous procurerait un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

HÉLAS! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont? Vous parliez tout à l'heure de la comédie : n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol; théâtre qui aurait pu nous élever au-dessus des autres nations? Rappelez-vous trois de nos pièces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra* : elles sont dans les règles de l'art; elles nous annonçaient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens : comparez-les à celles d'à présent, où le vulgaire court avec tant de plaisir. Dans celles-ci, point d'unité, point de suite, point de règles : nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes tels qu'ils sont, nous

peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans choix événemens sur événemens, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la première journée en Europe, la seconde en Asie, la troisième en Afrique; et si la pièce avait quatre journées, l'Amérique ne leur échapperait pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le règne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applaudit à la prise. Trois ou quatre pauvres spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur: on ne les écoute point, et la pièce va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorans et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce. La comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques-uns d'entre

eux connaissent fort bien toutes les règles qu'ils violent; ils seraient en état de bien faire, la nature leur en avait donné le talent: mais ils préférèrent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudissemens d'un jour. Je ne puis surtout le pardonner à un des plus beaux génies de notre Espagne, dont le nom justement célèbre est honoré de l'Europe entière, et qui, par une faiblesse coupable pour un public indigne de lui, néglige souvent d'être parfait ¹.

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudrait d'abord ramener peu à peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie ou de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens, seraient blessés; en répandant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes

¹ Cervantes a voulu parler de Lope de Vega, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradicteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

gens ces modèles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, allaient continuer à discuter, lorsque le barbier les fit apercevoir qu'ils étaient arrivés au petit vallon où il était d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter : il leur offrit de bonne amitié les provisions qu'il portait avec lui ; et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avait pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avait-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience, je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses : c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement ; et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espère vous prouver clair comme le jour que nous sommes

tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit Don Quichotte; parle avec toute liberté : méfie-toi cependant de ce qui paraît à tes yeux. Il est très-possible et très-vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé, afin de mieux nous tromper : ces métamorphoses ne leur coûtent guère; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh! monsieur, je ne suis qu'un sot, ou il y a quelque anguille sous roche : ma petite question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrais savoir si vous avez senti le désir de sortir de votre cage. — Sans doute je désire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errans possibles, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande... — Oh! j'en entends; et je t'avoue, mon ami, qu'à

l'instant même où je parle je désirerais vivement d'avoir cette liberté. — Justement! voilà le nœud! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeaient ni ne buvaient, ni ne dormaient, ni ne faisaient rien de ce que font les autres hommes? or, ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté.

Comme l'écuyer parlait ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier, s'étaient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il était absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercherait point à s'échapper. Je la donne, cria Don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La première chose que fit Don Qui-

chotte fut d'élever ses grands bras en allongeant son maigre corps. De là, courant à Rossinante : Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espère de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots, prononcés d'une voix altière, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre Don Quichotte et le chanoine.

NOTRE héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvait se lasser de le regarder : il ne comprenait point que cet homme, qui annonçait tant de lumières, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on était obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise : Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connaissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimères que vous avez lues, au point de vous croire enchanté ? Vous savez aussi bien que moi que les his-

toires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne blâme point que les récits des hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses : mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modèles dont votre âme ardente a besoin ? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, valent un peu mieux que les chimériques chevaliers errans ? Allons ! seigneur Don Quichotte, revenez enfin à vous-même ; faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture ; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutait le chanoine avec une

grande attention. Lorsqu'il eut fini : Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours serait de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errans, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paraissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine charmé de voir Don Quichotte résumer ce qu'il avait dit, avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes motifs de conclure que ce n'est pas moi, mais vous, qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paraissez, osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guerara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails ? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de

Geneviève et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone était la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand'mère me disait, en voyant passer une vieille femme coiffée d'une manière antique : Mon petit-fils, regarde bien, voilà la dame Quintagnone. Ma grand'mère l'avait donc connue, ou du moins avait vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie, un Artus roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Maguelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisait mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, est auprès de la selle de Babieça, ce fameux coursier du Cid ; ce qui prouve, ce me semble, d'une manière incontestable, que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverais de même, par des monumens authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de

Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires; que leurs histoires sont certaines; et que, pour les révoquer en doute, il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant, que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paraître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpens, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât : Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac : j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur cristal; j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers; je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorans, à

travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monumens des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamans, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nu comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau bordé de rubis, et me conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparaît : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je

m'arrête là; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle, en donnant un petit état à mon fidèle écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'affirme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît; et, ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie; et, vivant à ma fantaisie, je suis content; et, étant content, je n'ai plus rien à souhaiter; et, n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit: jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout à coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de Don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

DEPUIS long-temps la terre altérée demandait au ciel de la pluie : les habitans de la campagne faisaient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenait dans ce moment d'un ermitage où son curé l'avait conduite ; la plupart des villageois étaient vêtus en pénitens blancs, et portaient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitens, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étaient des unalandrins qui enlevaient une jeune princesse, dont la délivrance lui était réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie : C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les che-

valiers errans sont utiles dans le moude. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchans entraînent captive ! Que deviendrait-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici ? A ces mots, il pique des deux, prend le galop, court aux pénitens.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier : Arrêtez, seigneur Don Quichotte, vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique ; prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge ! c'est Notre-Dame ! ne badinez pas, seigneur Don Quichotte. Notre héros n'écoutait rien. Il arrive près de l'image ; et d'une voix de tonnerre : O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre pénitens qui portaient l'image s'arrêtèrent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantaient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier : Mon frère, nous sommes las, et la chaleur nous accable ; dépêchez-vous de parler, si vous avez quelque chose à nous dire, mais

tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, reprit Don Quichotte : rendez tout à l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes babits, prouvent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes ; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonnière.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à Don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portaient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule ; et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur allait redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'était un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avait fait mal à personne. Le paysan s'aperçut

que Don Quichotte ne remuait plus ; et, croyant l'avoir tué, se met à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouraient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image ; et les prêtres, les pénitens, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de Don Quichotte connaissait le curé des pénitens. Ils se parlèrent, s'expliquèrent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Pendant ce temps le triste Sancho embrassait le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie ! s'écriait l'écuyer en pleurs ; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche ! honneur de ton pays, gloire de la Manche et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les faibles ! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avait promis de payer mes services avec une île voisine de la mer ! je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchants, le protecteur des bons, fier avec les humbles,

humble avec les fiers; en un mot, chevalier errant !

Cette dernière parole fit revenir Don Quichotte; il rouvrit les yeux, et d'une voix faible : O ma chère Dulcinée, dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettrait pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heureusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent transporter Don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs, on paya les archers, qui s'en retournèrent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de Don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient

Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passait, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de Don Quichotte. C'était un dimanche : tous les paysans, rassemblés sur la grande place, environnèrent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir ; et voyant Don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçans. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. Dieu soit loué ! reprit Thérèse ; à présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfans ? Voyons, voyons tout cela. — Patience, patience, ma femme ! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah ! mon

pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siècle que tu m'as quittée! — C'est bon, Thérèse, c'est bon; je t'ai regrettée aussi : mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île! — Gouverneuse! mon ami; je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher : avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très-agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, surtout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauraient bien l'en empêcher; mais

cette promesse fut vaine : Don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisième sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que Don Quichotte fut à Sarragosse, où l'on célébrait des joutes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sépulture, seraient absolument ignorés, sans un vieux médecin qui, dans les décombres d'un ermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvrait cette caisse, il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de Don Quichotte, de Dulcinée, de Rossinante, et du fidèle Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnèrent l'espoir que les parchemins contenaient la suite des aventures du héros. Il consacra des années à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout; et si le public accueille avec quelque indulgence cette première par-

tie, je ne doute pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable ni peut-être moins intéressante.

VIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

PRÉFACE.

IL est nécessaire de rappeler au lecteur que , lorsque la première partie de Don Quichotte eut paru , un Aragonais , qui prit le nom d'*Avellaneda* , fit une suite de Don Quichotte. Cet ouvrage , sans aucune espèce de mérite , obtint pourtant quelques succès , à cause des injures grossières que son auteur disait à Cervantes : celui-ci n'y répondit qu'en faisant lui-même la seconde partie de son Don Quichotte. Mais , justement irrité contre le plagiaire qui , en lui volant son sujet , osait l'insulter encore , Cervantes ne perdit pas une seule occasion , dans cette seconde partie , de repousser les injures qu'il avait reçues. J'ai abrégé dans ma traduction ces fréquentes sorties contre *Avellaneda* , qui nous est inconnu , et ne

méritait guère l'honneur que lui fait Cervantes de parler de lui si souvent.

Il paraît que, malgré le succès tardif qu'obtint la première partie de Don Quichotte, on blâma Cervantes d'y avoir mêlé trop d'épisodes, et d'avoir trop multiplié les coups de bâton que reçoit son héros. Quant au premier reproche, l'intérêt vif et touchant qu'inspirent Cardenio, Dorothée, le Captif, m'ôte le courage d'être de l'avis des censeurs; mais j'avoue que Don Quichotte est trop souvent et trop battu. Cervantes l'a senti lui-même. Dans sa seconde partie, il ménage bien plus son héros, et ne se permet point d'épisodes; car on ne peut donner ce nom aux noces de Gamache, qui sont liées au fond du sujet, et dans lesquelles les amours de Basile et de Quitterie sont racontées si succinctement. Cervantes se glorifie, au commencement du trente-septième chapitre, de fournir sa longue

carrière sans autres personnages que ses deux héros. Il est vrai que, par une suite de cette inattention que je lui ai déjà reprochée, et dont je trouve partout la preuve, après avoir dit qu'il s'est fait une loi de finir son ouvrage sans épisode, il commence à Barcelone l'histoire d'une Anne Félix et d'un Gregorio, captifs à Alger. J'ai supprimé totalement cette histoire, parce qu'elle ne m'a point semblé digne des autres, et qu'après celle de Zoraida j'ai cru maladroit de retourner à Alger pour y faire un voyage bien moins heureux que le premier.

J'ai supprimé de même dans le gouvernement de Sancho l'aventure de la jeune fille de don Diego de Llana, et le combat de Don Quichotte avec le laquais Tozilos, qui m'ont paru au moins des longueurs.

En général, j'ai plus abrégé la seconde partie que la première. Cervantes y raconte moins, et fait parler davantage ses

héros. Ces entretiens, traduits en entier, présenteraient sûrement des redites, toujours sauvées dans l'original par un comique de tournures et de mots, une grâce, une physionomie particulière, qui n'appartiennent qu'à la langue espagnole, et peut-être au caractère, à l'esprit, au goût national. Malgré mes efforts, je n'ose me flatter d'en avoir donné une légère idée : mais plus je me défie de mon travail, plus je dois avertir mes lecteurs que cette seconde partie de *Don Quichotte* est à mes yeux le chef-d'œuvre de Cervantes, et la preuve la plus étonnante de la fécondité de son génie.

Quelle que soit la faiblesse de ma traduction, on sera sûrement frappé du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché, fait penser et rire à la fois, pendant une première partie, que l'on pourrait regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le

moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le rire, de créer de nouvelles scènes, de refaire, pour ainsi dire, d'une manière neuve, et peut-être supérieure, un ouvrage déjà excellent.

PROLOGUE

DE CERVANTES.

N'est-il pas vrai, lecteur, que tu comptes trouver dans ce prologue des personnalités, des injures, contre l'auteur du second Don Quichotte? Quoiqu'il m'ait assez maltraité pour faire excuser ma colère, je ne te donnerai pas ce plaisir. L'homme qui a cru m'outrager en me reprochant que j'étais *vieux* et *manchot*, ne mérite guère que je lui réponde. Sans doute je suis vieux : c'est une maladie commune à ceux qui vivent long-temps ; et je ne vois pas que la vieillesse et l'expérience soient des raisons pour écrire plus mal. Je sais aussi que j'ai perdu une main à la bataille de Lé-pante, et je ne crois point avoir trop payé de ce prix l'honneur de m'être trouvé à cette célèbre journée. Ma blessure m'est chère et m'honore. J'aime bien plus le souvenir qu'elle me laisse, que je ne regrette la main qu'elle me coûte. D'ailleurs quel rapport avec mon ouvrage peuvent avoir ma blessure et mes cheveux blancs?

Cet auteur m'accuse d'être envieux, et se croit

obligé de me définir l'envie. Je pense bien qu'il sait ce que c'est; et je reconnais volontiers mon infériorité à cet égard. Il me reproche encore d'être l'ennemi d'un homme justement célèbre¹, ecclésiastique vénérable, et familier du saint-office. Indépendamment de ces deux qualités, qui suffiraient pour lui attirer mon respect, je me plais à déclarer que j'honore ses vertus, que j'admire ses ouvrages, et que j'adore son génie.

Tu vois, lecteur, que je suis doux et modeste; mais il serait mal à moi d'aller affliger un malheureux, qui, en m'attaquant, n'a pas osé se faire connaître, a déguisé son nom, sa patrie, et se cache comme un criminel de lèse-majesté. Si tu le découvres par hasard, dis-lui, je te prie, que je ne suis point du tout fâché, que je sais trop combien il est difficile de résister aux tentations du malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, c'est de persuader à un pauvre homme qu'il peut faire un livre comme un autre, qu'il y gagnera de la réputation et de l'argent, deux choses qu'on aime beaucoup.

Parlons de la seconde partie du vrai Don Quichotte que je présente aujourd'hui. Elle est de

¹ Lope de Vega.

la même main que la première. Je t'y ferai suivre mon héros jusqu'à ce qu'il soit mort et enseveli. J'espère que, par ce moyen, personne ne s'avisera plus d'en faire une nouvelle suite; et en vérité tout le monde y gagnera.

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

~~~~~

#### CHAPITRE PREMIER.

Comment le curé et le barbier se conduisirent avec  
Don Quichotte.

CID HAMET BENENGELI raconte, au commencement de cette seconde partie, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir Don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Ils n'en visitaient pas moins sa nièce et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des alimens sains, nourrissans, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivaient ces avis avec une scrupuleuse attention ; elles commençaient même à se flatter, d'après la tranquillité

de leur maître, qu'il avait repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie, et d'éloigner tout ce qui pouvait rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allèrent donc chez leur bon voisin, qu'ils trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaitement reçus, demandèrent à Don Quichotte des nouvelles de sa santé : celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible ; et la conversation s'étant engagée sur les affaires d'état, chacun à son tour gouverna l'Espagne, reforma les abus, établit des lois, détruisit et recréa tout d'une manière parfaite. Don Quichotte parla si bien, que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout-à-fait sa raison. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie ; et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc armait puissamment; on ajoutait, disait-il, que sa majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. Sa majesté a raison, répondit froidement Don Quichotte : mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. Ah! t'y revoilà, pauvre Don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps : le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errans d'Espagne de se rassembler près de lui; quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connais même certain dont le bras seul suffirait. C'est fait de nous! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. Redevenir! répondit Don Quichotte en la regardant fixement; je n'ai

pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

Vous me rappelez, dit alors le barbier, un petit conte que je veux vous faire. Dans la maison des fous, à Séville, était un jeune gradué que ses parens avaient fait enfermer pour cause de démence : ce gradué, au bout de quelques années de retraite, écrivit à l'archevêque que Dieu lui avait fait la grâce de lui rendre la raison; que ses parens, pour jouir de son bien, continuaient à le priver de sa liberté, et qu'il demandait justice. L'archevêque, frappé du bon sens qui régnait dans toute la lettre, envoya un de ses chapelains causer avec le jeune homme, s'assurer par lui-même de l'état de sa tête, avec l'ordre, s'il n'était pas fou, de le faire sortir sur-le-champ. Le chapelain, après une heure ou deux de conversation avec le gradué, le trouva si raisonnable, que, malgré ce que put lui dire le directeur de la maison, il ordonna que le jeune homme fût libre, et voulut même l'emmener avec lui voir l'archevêque. Le gradué, revêtu des habits de son état, demanda au chapelain la permission d'aller

prendre congé de ses anciens camarades : le chapelain y consentit et l'accompagna. Comme ils passaient ensemble devant les loges des fous à qui notre jeune homme disait adieu, un de ces fous, couché tout nu sur une natte, se lève, et demande avec de grands cris quel était celui qui s'en allait. C'est moi, mon frère, répondit le gradué; Dieu a pris pitié de mon mal, il l'a fait cesser : j'espère qu'il sera aussi bon pour vous. Garde-toi, répondit le fou, de sortir de cette maison, si tu veux épargner à Séville l'affreux châtiment que je lui prépare. Tu sais que je suis Jupiter, que je tiens dans ma main puissante la pluie, la foudre, la grêle : si tu pars, il ne pleuvra plus. Le gradué, se retournant alors vers le chapelain : Ne vous effrayez pas, dit-il; il est vrai qu'il est Jupiter, et qu'il peut retenir la pluie; mais, comme je suis Neptune, j'inonderai le pays. Je n'en doute point, répondit le chapelain : mais je crois à propos, seigneur Neptune, de ne point fâcher le seigneur Jupiter; en conséquence, rentrez, s'il vous plaît dans votre petite loge.

Monsieur le raseur, reprit Don Quichotte,

j'entends fort bien votre conte; mais je ne pense pas être Neptune, pour regretter du fond de mon âme ces temps heureux où la chevalerie protégeait la faiblesse et l'innocence, punissait l'orgueil et le vice : je ne pense pas être Neptune, pour voir avec douleur et mépris que nos chevaliers d'à présent sont plus souvent revêtus de soie que couverts de la cuirasse; qu'ils mènent une vie oisive, efféminée, souvent coupable, au lieu de parcourir la terre comme les héros d'autrefois, toujours à cheval, dormant sur la dure, au sein des déserts, des montagnes, s'embarquant sur la mer orageuse dans une barque sans voile, sans rames, et bravant tous les périls pour chercher l'occasion de faire du bien. Si l'amour des vertus est folie, je conviens de bon cœur que je suis fou; car j'admire, j'adore Amadis, Palmerin, Tyran-le-Blanc, Lisvard de Grèce, Belianis, le roi Sobrin, Renaud, Roger, parce qu'ils étaient les modèles du courage, de la sagesse, de la douceur, de la bonne foi, de toutes les qualités qui rendent les hommes aimables. Tous ces guerriers furent des chevaliers errans; et

s'il est insensé de faire des vœux pour qu'il y en ait encore de pareils qui puissent honorer et défendre l'Espagne, vous pouvez me laisser dans ma loge, selon l'avis du seigneur Jupiter.

Mon cher voisin, dit alors le curé, je serais de votre sentiment, sans un petit scrupule qui me tourmente : je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces héros que vous venez de nommer. Dans mes jours d'incrédulité, je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges inventés par des esprits creux qui n'avaient rien de mieux à faire : ces soupçons-là me désolent, mais ils reviennent malgré moi. Ah! mon dieu! reprit Don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déjà vue à beaucoup de gens! elle serait bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matière, je suis si persuadé de l'existence des chevaliers, qu'il me semble les avoir vus. Je suis sûr, par exemple, qu'Amadis était d'une haute taille, beau, bien fait, d'une physionomie ouverte, la barbe un peu noire, mais le teint fort blanc, les yeux doux et animés.



Renauld ne lui ressemblait point : il avait le visage large, des couleurs très-vives, le regard audacieux et malin. Pour Roland, c'était tout autre chose : ses épaules fortes, son teint basané, son air menaçant, n'annonçaient pas la politesse et la bonté de ce héros si malheureux en amour. Je vous peindrais de même les autres ; et, si on me les montrait, je les reconnaitrais tous. Le géant Morgante était-il bien grand ? demanda maître Nicolas. Quant aux géans, répondit Don Quichotte, j'espère que vous ne doutez pas qu'il y en ait eu, puisque l'Écriture sainte nous assure que Goliath avait sept coudées et demie de haut ; ce qui fait une assez belle taille. De plus, vous savez qu'en Sicile on a trouvé des ossemens humains d'après lesquels il est démontré géométriquement que ceux à qui appartenaient ces os étaient plus grands que des tours. Malgré tout cela, s'il faut vous parler vrai, je n'ai jamais cru que Morgante fût aussi énorme qu'on le dit ; et voici mes motifs, que vous trouverez justes : ses historiens nous racontent qu'il couchait souvent dans les châteaux, dans les maisons où il se trouvait ;

puisqu'il pouvait tenir dans les appartemens, il n'était donc pas d'une grandeur démesurée.

Cette conversation, qui divertissait le curé, fut tout à coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

## CHAPITRE II.

## Visite de Sancho Pança.

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistait pour entrer. Que demande ce fainéant? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. Gouvernante du diable, répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah! ce sont des îles qu'il te faut? on t'en donnera, maudit gourmand; c'est pour toi que les îles sont faites! — Pour moi comme pour un autre: je la gouvernerais mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'âge. — Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécille; va labourer ton champ, paresseux; et laisse en paix les îles et nous.

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fit entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui, et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison. Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et Don Quichotte dit à Sancho : Je suis affligé, mon ami, de t'avoir entendu dire tout à l'heure que c'était moi qui t'avais débauché; ce terme n'est pas convenable. Nous nous sommes mis en campagne ensemble, nous avons couru la même fortune : si l'on t'a berné une fois, je n'ai pas laissé, dans cent occasions, de recevoir aussi quelques désagréments. Nous n'avons rien à nous envier, et nous devons surtout éviter de nous plaindre l'un de l'autre. Souviens-toi de cette leçon, et parlons à présent d'autre chose.

Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie? Instruis-moi de tout, Sancho, avec

la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets : parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou; et l'on ajoute que je ne le suis guère moins : les gentils-hommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpens de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable; d'autres : Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal. — Tu ne m'étonnes point, Sancho : l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor; je ne puis me plaindre si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore? voyons. — Ah! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que les roses; mais si vous

voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière : c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de Don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança : l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. L'on y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir. — Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. — Non, ce n'est pas un enchanteur ; le bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom. Mais je vais vous chercher le bachelier. — Tu me feras plaisir, Sancho ; je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sortit aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

## CHAPITRE III.

Entretien de Don Quichotte, de Sancho et du bachelier.

DON QUICHOTTE, en attendant Samson Carrasco, se promenait seul dans sa chambre, en se disant : Comment se peut-il que mes actions soient déjà écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus ? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits ? Je tremble, non qu'il ait affaibli ma gloire, mais qu'il ait compromis celle de Dulcinée, en ne disant pas assez combien mon amour vif et pur, qui lui sacrifia tant de reines, tant de princesses, fut toujours contenu dans les bornes de la décence et du respect. Cette seule crainte m'occupe ; le reste m'est indifférent.

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche

grande, gai, malin, rempli d'esprit, et persifleur de son métier. En entrant chez Don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains ; que j'honore, en votre personne, le plus brave, le plus renommé des chevaliers errans passés et futurs. Grâce soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros ! Il est donc vrai, répondit Don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées ? — S'il est vrai, seigneur ! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelone, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse : il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers ; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand Don Quichotte ; on citera, comme des modèles, son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans



les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle Dulcinée. — Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage. — L'on n'est pas d'accord sur ce point : les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour des géans; les autres, celle des moulins à foulon : il y en a qui aiment mieux ces deux terribles armées, devenues deux troupeaux de moutons; d'autres enfin font plus de cas des galériens délivrés de leurs chaînes.

Et parle-t-on des Yangois, interrompit alors Sancho, lorsque notre bon Rossinante nous attira...? — Oui, oui, sans doute : l'auteur n'a pas oublié un seul des coups de bâton que vous avez reçus dans tant de circonstances; quelques personnes lui reprochent même d'y revenir trop souvent; mais le respect religieux qu'un historien doit à la vérité l'a forcé de ne rien omettre, de tout raconter en détail, jusqu'à ces belles cabrioles que vous fîtes dans la couverture. — C'était pardieu bien dans l'air que je les faisais !

voilà déjà une faute de votre auteur. Au reste, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cette aventure. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta Don Quichotte; il est de petits accessoires peu importans, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah! ceux-là, reprit Sancho, ne laissaient pas de me tenir de près; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler, aux récits les plus intéressans de l'ouvrage. — Je le crois; ces gens ont bon goût; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux Chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures : je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta Don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien : je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit,

qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfans, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de Don Quichotte : on se la prête, on se la vole, on se l'arrache; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre, sans dire aussitôt : Voilà Rossinante! Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur : comme le trop grand nombre d'épisodes; comme d'avoir oublié de nous dire la manière dont fut volé l'âne de Sancho; ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio; et quelques autres inadvertances. S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points; mais ce sera quand j'aurai diné, parce que je meurs de faim.

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco

à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit. Après le diner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.

## CHAPITRE IV.

Suite de la conversation.

PUISQU'IL faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra Morena, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles : mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par là pendant mon sommeil : le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et, comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je

m'aperçus qu'on me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

C'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfans. Sans cela, vraiment, Thérèse m'aurait joliment reçu : pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade, si le ménage n'en avait tiré un peu de profit? Soyons justes, monsieur le bachelier : quand vous ne mettriez qu'à trois maravedis pièce chaque coup de bâton que j'ai reçu à la suite du seigneur Don Quichotte, les cent écus ne suffiraient pas pour la quittance. Ainsi, point de chicane, s'il vous plaît, sur l'emploi des cent écus : ils sont bien gagnés, je vous en réponds. Vous êtes satisfait à présent sur les deux points qui vous embarrassaient; si l'on a autre chose à me demander, me voici prêt à répondre à tout questionneur, au roi lui-même en personne.

J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez, et je ne doute point qu'il ne les mette dans sa seconde partie. On promet donc, reprit Don Quichotte, une seconde partie? Seigneur, répondit le bachelier, quoique vous sachiez aussi bien que moi que les secondes parties valent rarement les premières, le public la demande : l'auteur s'en occupe; mais il cherche des matériaux qu'il n'espère guère trouver. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécille de Maure s' imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et, si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne.

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Saragosse, où devaient se célébrer

des joutes pour la fête de saint George. Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre; la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas vous exposer autant que vous avez coutume de le faire : songez que votre vie n'est point à vous, qu'elle appartient aux malheureux, aux opprimés, dont vous êtes l'appui; modérez votre valeur trop bouillante, je vous en conjure, seigneur Don Quichotte, au nom de l'humanité.

Ce que vous dites là est excellent, ajouta Sancho : mon maître n'est point raisonnable sur cet article; il vous attaque cent hommes armés, comme moi j'attaquerais à table une demi-douzaine de poulardes. Mort de ma vie! il faut de la prudence, et regarder où l'on met le pied; ce n'est pas le tout de savoir avancer, il faut encore savoir reculer quelquefois. Par exemple, moi qui vous parle, j'entends à merveille cette seconde partie de l'art de la guerre : aussi, dans la campagne que nous allons faire, je mets la condition expresse qu'aucune bataille ne me regardera



jamais. J'aurai grand soin de mon maître, de l'habiller, de le peigner, de préparer les provisions, de lui donner de bons conseils; mais dès qu'il s'agira de combats, tout est fini, je n'y suis pour rien : chacun son affaire, voyez-vous, et tout ira par merveille. Ensuite, quand monseigneur Don Quichotte voudra me récompenser de mes nombreux et bons services, il pourra me donner, sinon une île, puisqu'il paraît que c'est une denrée assez rare, au moins un petit gouvernement, ou rien du tout, si cela l'arrange mieux; car je n'ai pas grande ambition : j'ai fort bien vécu Saücho, je mourrai fort bien Sancho; et j'aurai peut-être beaucoup gagné de n'avoir pas été autre chose.

Vous parlez comme un vrai sage, répondit le bachelier, et votre philosophie me fait penser que vous seriez très-propre à gouverner un royaume. Oh! de ce côté-là, reprit Sancho, il y a long-temps que je me suis tâté le poulx; et, à vous dire le vrai, je crois qu'on serait content. Mais laissons le tout à la Providence, et à la bonté de mon maître.

Don Quichotte fit un sourire d'approba-

tion ; ensuite il pria Carrasco de vouloir bien lui composer un petit acrostiche sur le nom de Dulcinée du Toboso, pour prendre congé d'elle à son départ. Le bachelier lui représenta que ce nom étant un peu long, un madrigal serait plus facile, et peut-être plus agréable. Don Quichotte insista pour l'acrostiche, et Carrasco promit de s'en occuper. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses ; et nos trois amis se séparèrent.

## CHAPITRE V.

Dispute de Sancho avec sa femme.

SANCHO, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. Ah! ah! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur Don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là préci-

sément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géans, des andriagues, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une manière épouvantable; et tout cela ne serait que des roses, si parmi eux ne se rencontraient point des Yangois ou des Maures enchantés. Comprenez-vous ce que je dis? — A merveille, mon homme; et je tremble déjà des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernemens. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie : elle me donne déjà du fil à retordre; et je la crois au moins aussi pressée d'avoir un mari que vous un gouvernement.

— Patience! patience! Sanchette sera mariée, mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, lui changer ses souliers contre des pantoufles, et son casaquin contre un habit de cour, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. — C'est vous qui êtes une sottie, ma femme; vous ne connaissez point le monde: apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque; entendez-vous? — Moi, je ne m'en moque point; je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, jarnidieu! mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille : chargez-vous de la dot, je me charge de l'établir. J'ai déjà un mari dans ma manche : Lope Tocho,

le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi ! L'un vaut l'autre : ils s'aimeront ; nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les petits enfans qui viendront. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons ; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. O femme de Barabbas, s'écria-t-il, imbécile, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est que d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit ! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanquette à quelqu'un dont les enfans seront appelés votre seigneurie ? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança ; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes ? Allons, madame, plus de réflexions ; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point, et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge

mon nom. Il serait alors trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : Les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derrière moi : Tiens, vois-tu cette gouverneuse? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi! cela ne sera pas, tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi, je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours la jambe cassée : les jours de travail sont ses jours de fêtes; elle se promène en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur Quichotte, qui s'appelle *don*, on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos, Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

A la bonne heure! répondit Sancho, voilà

un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'élève selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérèse; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors rétablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.



## CHAPITRE VI.

Entretien particulier de Don Quichotte et de son écuyer.

SANCHO ne tarda pas à retourner chez Don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât Don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Tout est perdu ! s'écria-t-elle en se jetant en pleurs à ses genoux : c'en est fait, seigneur Carrasco, mon maître s'en va, mon maître s'en va ! Que dites-vous donc, madame la gouvernante ? reprit le bachelier effrayé : comment ! votre maître se meurt ? — Autant vaut, mon cher monsieur ; il

veut encore aller chercher les aventures; ce sera la troisième fois : à la première, ils me l'ont ramené moulu de coups de bâton, couché de travers sur un âne; à la seconde, dans une cage, et si pâle, si faible, si maigre, qu'il m'en a coûté plus de six cents jaunes d'œufs pour le rétablir un peu; mes poules sont encore vivantes, et peuvent dire si je mens. Jugez, monsieur le bachelier, jugez dans quel état on me le rendra cette fois-ci. — Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas; nous y trouverons peut-être du remède. Retournez chez vous, préparez-moi à déjeuner; je vous suis dans un instant, et vous verrez ce que je sais faire. Sur toutes choses, d'ici au moment où j'arriverai, dites l'oraison de sainte Apolline. — Mais, monsieur, sainte Apolline ne guérit que les maux de dents; c'est à la cervelle que mon maître a mal. — Faites ce que je vous conseille, et ne croyez pas en savoir plus qu'un bachelier de Salamanque. La triste gouvernante ne répliqua point, et s'en retourna.

Pendant ce temps Don Quichotte et Sancho causaient ensemble. Vous saurez, mon-

sieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien ! ami, qu'en dit Thérèse ? — Ah ! ah ! Thérèse dit bien des choses ; elle prétend qu'il faut regarder où l'on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde, Thérèse ; mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter. — Sans doute je suis de cet avis ; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien ; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels ; qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré ; que l'agneau y passe comme le mouton ; que cette camarde si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue ; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres, ni les mitres ; que sais-je, moi ? Thérèse répète ce qu'elle a entendu prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité ; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus ;

à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait *tant par mois*; que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf; plusieurs *peu* font un *beaucoup*; et puis, suffit de gagner quelque chose pour être sûr de ne pas perdre. Cela n'empêchera point que si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

Je commence, reprit Don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant par mois*. Je les ai toutes lues avec grand soin; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir

de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé; s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison; nous n'en serons pas moins bons amis; et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers : le colombier fourni de grains attire bientôt les pigeons; bonne espérance vaut mieux que médiocre possession; et l'on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurais aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre; la tranquillité de Don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Le bachelier Carasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser Don Quichotte; et, d'une voix élevée: O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfans de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole,

puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros, confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne ! puissent leurs projets coupables retourner à leur confusion. Regardant alors la gouvernante, stupéfaite de ce début : Ce n'est pas la peine , lui dit-il , que vous récitiez davantage l'oraison de sainte Apolline ; je reconnais que le destin , plus fort que nous , ma chère dame , veut que le grand Don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Si j'apportais le moindre retard à cette mission sublime , ma conscience en serait chargée. Courage donc , brave et beau Don Quichotte ! rentrez dès demain , dès aujourd'hui même , dans cette route de l'honneur ; et si quelque chose vous manque , si votre écuyer ne peut vous suivre , me voici prêt à le suppléer.

Don Quichotte se tournant alors vers Sancho : Eh bien ! dit-il , penses-tu que je manquerai d'écuyers ? Tu l'entends , ami ; le voilà ce fameux bachelier Carrasco , ce favori des muses de Salamanque , cet aigle de nos écoles , le voilà qui veut s'exposer aux intempéries

de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant ! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien ! Non, non, seigneur Carrasco, demeurez dans votre patrie pour l'illustrer, pour l'éclairer ; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes ; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit : Quand le pain est mangé, bonsoir la compagnie. Tout le monde sait, dans notre village, que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je crierai plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout est dit, monsieur ; je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez

déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin ; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que Don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, Don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain, vers la fin du jour, ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps : lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de lui donner de ses nouvelles, et s'en revint plein de joie annoncer au curé et au barbier que Don Quichotte était parti.



## CHAPITRE VII.

Don Quichotte va voir Dulcinée.

QUE le grand Alla soit béni ! s'écrie notre historien arabe au commencement de ce chapitre. Que le grand Alla soit béni ! répète-t-il avec transport ; Don Quichotte et Sancho sont en campagne : l'un et l'autre vont de nouveau nous surprendre et nous divertir. Oublions tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont dit ; écoutons et regardons. L'action commence sur le chemin du Toboso , comme jadis elle commença dans la plaine de Montiel.

A peine le bachelier venait de quitter nos héros, que Rossinante se mit à hennir, et l'âne à lui répondre dans sa langue. Don Quichotte regarda ce hennissement comme un bon augure ; Sancho, qui remarqua, sans le dire, que la voix de l'âne était plus forte et plus sonore que celle du cheval, en conclut que sa fortune particulière l'emporterait sur celle de son maître ; ce qui n'était pas plus

mal raisonné que ne raisonnent beaucoup de savans en astrologie judiciaire. Ami, lui dit Don Quichotte, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui bientôt va couvrir la terre nous ne puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle. Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. — Est-il possible, Sancho, que tu veuilles toujours appeler *basse-cour* la galerie ou le portique du riche palais habité par la princesse que j'adore! — Je vous répète qu'elle était dans une basse-cour, et que je ne connais point de manière d'appeler ce lieu autrement. — Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon âme, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste? —

Ma foi ! quand je vis ce soleil il n'était pas plus brillant qu'il ne faut : j'avoue qu'il pouvait être obscurci par la poussière du blé que criblait sa seigneurie. — Te revoilà de nouveau dans tes premières erreurs ! tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que tu as vus, dans nos poëtes, occuper les loisirs des nymphes. Quelque enchanteur envieux t'aura montré du blé et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenait dans ses doigts délicats. Tu vas sans cesse répétant que Dulcinée criblait du blé ; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. Juge de l'effet qu'ils doivent produire ! juge du parti qu'en sauront tirer les ennemis de cette belle ! O envie ! affreuse envie ! ver méprisable et rongeur des vertus les plus éclatantes ! les autres vices du moins peuvent quelquefois valoir une espèce de plaisir ; la seule envie se nourrit toujours du poison qu'elle prépare aux autres. — Vous avez bien raison , monsieur ; et , quand j'y pense , j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je

n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs; et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher? Quoique j'aime à rire, je suis bon homme, bon catholique, vieux Chrétien, et mortel ennemi des Juifs : que faut-il de plus pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront : nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds, et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah! oui, ma foi! ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comptent avec leur plume me faire mourir de chagrin!—Tu t'en inquiètes cependant, et tu me rappelles une certaine dame qui, ayant appris qu'un poète célèbre venait de faire une satire dans laquelle il déchirait toutes les dames de la cour, se trouva fort offensée d'être la seule dont il ne parlait pas. Elle s'en plaignit avec amertume; et le poète complaisant ajouta pour elle un petit article qui, à la vérité, lui ôtait l'honneur, mais plaisait à sa vanité. Nous ressemblons tous à cette dame, mon pauvre Sancho; nous sommes tous plus ou moins esclaves de ce malheureux désir de la renommée, qui, comme tu sais,

engagea César à passer le Rubicon, et fit brûler le temple d'Éphèse par l'extravagant Érostrate.

En causant ainsi nos deux voyageurs approchaient du Toboso. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans cette cité célèbre, où tous les habitans étaient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnait dans les rues, et que les ténèbres rendaient effrayant, était souvent interrompu par des chiens qui aboyaient, des ânes qu'on entendait braire, des porcs de mauvaise humeur qui grognaient au fond des étables, et quelques chats amoureux miaulant sur le haut des maisons. Le courage de Sancho commençait à chanceler, et notre héros lui-même regardait ces différens cris comme de tristes présages. Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. Sancho, plus embarrassé qu'il n'osait le dire, parce que, de sa vie, il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre. Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites : la porte du

palais sera fermée; et si nous faisons du bruit nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret: on entre là quand on veut, sans jamais déranger personne. — Non, non; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'élève au-dessus des autres. — Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même; car le diable m'emporte si je vois rien! Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. C'est l'église, reprit Sancho; tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetière: allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cul-de-sac. — Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un cul-de-sac on n'a bâti de maison royale. — Monsieur, chaque pays a ses coutumes; et c'est peut-être celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans quelque coin je trouverai ce chien de palais. — Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver étrange que vous soyez si

embarrassé pour m'indiquer sa demeure. — Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnaître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnaissez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée; que je l'aime, sur sa réputation, d'une manière idéale et platonique? — Eh bien! monsieur, moi, je l'ai vue à peu près comme vous l'aimez, d'une manière idéale et platonique. — Sancho, finissons; je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée; et je veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

Dans ce moment, un villageois qui s'en allait déjà travailler à la terre vint à passer avec ses mules, en chantant l'ancienne romance espagnole :

Vous savez comme on vous mène,  
Beaux Français, à Roncevaux.

Je n'aime point, reprit Don Quichotte, ce que j'entends chanter à cet homme. Il nous

arrivera cette nuit quelque chose de funeste. Mon ami, ajouta-t-il en appelant celui qui passait, je vous souhaite le bon jour, et vous prie de vouloir bien m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée. Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, qui connaissent sûrement cette princesse, pour peu qu'elle ait rendu le pain bénit. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. En disant ces mots il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître affligé ne savait plus quel parti prendre, lui dit : Monsieur, le jour approche ; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le soleil nous trouvât dans sa rue ? cela ferait parler toutes les commères de cette capitale. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici ; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher : alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. Ton conseil



est plein de sagesse, lui répondit Don Quichotte; je vais le suivre sur-le-champ. Notre écuyer, qui grillait de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là, dans un petit bois où Don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on va le voir.

## CHAPITRE VIII.

Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse  
Dulcinée.

AVANT de commencer ce chapitre, l'auteur de l'histoire prévient ses lecteurs qu'il aurait voulu le passer, parce qu'il craint qu'on ne regarde comme impossible l'excès d'extravagance, de folie, de crédulité, où en vint notre héros. Cependant, après de mûres réflexions, pénétré des grands devoirs qu'impose la qualité d'historien, il a pris le parti de tout dire; et, certain de l'authenticité des faits, il les raconte de cette manière.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres de son maître. Va, mon fils, lui dit Don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui règne sur ce cœur esclave : prends garde, quand tu la verras, à ne pas te laisser consumer par les brûlans rayons qui partent de ses yeux. Souviens-toi surtout, souviens-toi,

ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau : regarde, alors que tu lui prononceras mon nom, si son front pudique se couvre d'une modeste rougeur, si elle se laisse tomber sur un sofa, sur une estrade, ou si, demeurant debout, elle ne s'appuie point tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Observe encore, lorsqu'elle te répondra, si elle répète deux ou trois fois sa réponse; si elle est douce d'abord, et ensuite plus sévère; ou si, commençant par être sévère, elle finit par être plus tendre; si, en la prononçant rapidement, elle porte la main à sa tête, comme pour ranger ses cheveux, qui n'auront pas besoin d'être rangés. Toutes ces choses, sans conséquence aux yeux d'un indifférent, sont précieuses pour l'amour : il est éclairé par un signe, par un soupir, par un regard, et pénètre les secrets de l'âme, malgré la pudeur qui veut les cacher, et n'obtient jamais que ce qu'il surprend.

Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho; je vous entends à merveille. Classez,

chassez toutes vos craintes; le courage vient à bout de tout; on fait prendre feu au bois le plus vert, et l'on finit toujours par trouver le lièvre. Nous avons eu du guignon cette nuit pour découvrir le palais de madame Dulcinée; mais à présent qu'il fait jour, j'espère que ce ne sera plus comme si je cherchais une aiguille dans une botte de foin. — Allons, Sancho, mets-toi en chemin, et ne vas pas t'aviser de dire tous ces proverbes à la princesse.

Sancho partit au trot de son âne, laissant Don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade : il ne savait au monde comment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ah ça, mon frère Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle chercher son âne perdu ? — Non, certainement; le voilà. — Où allez-vous donc ? — Je vais à la quête d'une princesse, qui est le ciel du soleil de beauté. —

C'est fort bien , monsieur ; mais où pensez-vous la trouver?—Dans la graude ville du Toboso. — Ah ! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse ? — De la part du fameux Don Quichotte , qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connaissez cette beauté si célèbre. — Point du tout ; je ne l'ai jamais vue ; et mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Et pensez-vous que si messieurs les habitans du Toboso savaient que vous allez chez eux avec le petit projet de parler d'amour à leurs princesses , ils ne fissent pas très-bien de vous frotter les épaules avec de bons échalas ? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort : tout ambassadeur que je suis, il serait possible que l'on oubliât le respect dû à ma qualité.—Vous ferez prudemment d'y prendre garde ; car je vous préviens que les gens de la Manche ne sont nullement plaisans ; que s'ils s'y mettent une fois , ils vous étrilleront de la bonne manière. Croyez-moi, mousieur Sancho, renoucez à cette ambassade. — Je commence à voir

que vous avez raison; et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter : je ne le suis guère moins de le suivre; mais enfin je ne prends pas encore des moulins pour des géans, des troupeaux de moutons pour des armées. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur Don Quichotte se persuade tout ce qu'on lui dit : la première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si : je l'affirmerai, je le jurerai ; il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra : peu m'importe, je serai quitte de mon message ; et si monseigneur Don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes : remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles. Ah! mon fils, ré-

pond le héros, parle, hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire ou blanche. — Marquez-le avec une pierre rouge : je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. — Dieu tout-puissant ! que me dis-tu ? Prends garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance ; il ne pourrait soutenir l'affreux chagrin d'être détrompé. — Vous allez la voir de vos yeux : montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah ! qu'elle est belle ! monsieur, et que son habit est riche ! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamans, de chaînes de perles ; les yeux m'en font encore mal : leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents ; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. — Tu veux dire des haquenées. — Haquenée ou cananéenne, c'est à peu près la même chose ; et vous me chicanez toujours pour rien. — Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable ; je te donne, dès ce moment, la dépouille du premier combat où tu

me verras vainqueur. — A la bonne heure ! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai.

Nos héros marchaient déjà. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes ; il se retourne vers Sancho : Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville ? Comment ! répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle ? — Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah ! pour le coup, en voici bien d'une autre ! Je ne m'y attendais pas. Quoi ! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes ! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains ; car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit. — Eh bien ! croyez-moi, gardez-en le secret : je ne vous trahirai pas ; et venez toujours faire la révérence à la princesse.

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux, et lui dit : O



reine! duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la triste figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villa-geoise, courte, trapue et camarde; il n'sait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin celle que Sancho retenait lui répond avec humeur : Otez-vous de là, laissez-nous passer : nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises. Ah! princesse, lui dit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errans? Veux-tu finir? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous! Ah! oui, par ma foi! ils ont bonne mine!

Sancho, dit alors Don Quichotte, lève-toi,

mon fils, lève-toi ; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis : ils veulent ma mort ; ils seront contents. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir, ont osé cacher vos divins attraits sous la figure d'une villageoise, daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas ! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître ; peut-être mon visage est changé pour vous : mais mon âme est toujours la même ; les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. Je t'en ponds, répliqua Dulcinée : allons ! hue ! laisse-nous passer. Elle frappe alors des talons son âne, lui fait prendre le galop ; et, dans les mouvemens qu'elle se donne, le bât, mal sanglé, tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la relève en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât : notre héros veut l'y replacer ; mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit légère comme un

oiseau. Diable! s'écria Sancho, quelle gaillarde! elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. Ses demoiselles la suivaient du même train : bientôt elles disparaissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné Don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs? Les perfides, non contents de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle était laide, Sancho. Point du tout, répondit l'écuyer; moi, je ne l'ai vue que très-belle. Vous me rappelez cependant qu'elle avait ici, sur la lèvre à droite, une espèce de petit poireau, d'où il sortait comme une moustache de couleur d'or. — Mon ami, suivant les règles de la correspondance, je t'apprends que ce même signe doit se trouver sur sa cuisse droite. — Eh bien! monsieur, je ne doute point que cela ne soit fort joli; mais je n'y ai pas regardé.

Pendant cette conversation nos héros remontaient sur leurs bêtes, et prenaient le chemin de Saragosse, où devaient se célé-

brer des joutes annuelles, qui attiraient beaucoup d'étrangers. Les grands événemens que nous allons décrire empêchèrent Don Quichotte de s'y trouver.

## CHAPITRE IX.

Aventure du char de la mort.

DON QUICHOTTE, triste et pensif, marchait en réfléchissant à la malice des enchanteurs, et aux moyens de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité première. Ces idées l'occupaient si fort, que les rênes de Rossinante étaient échappées de ses mains sans qu'il s'en fût aperçu. La pauvre bête en profitait pour s'arrêter de temps en temps, et paître l'herbe qu'elle rencontrait. Monsieur, lui dit tout à coup Saicho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que diable est-ce-ci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant comme vous tomber malade de chagrin! Ah! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte, respecte dans tes dis-

cours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle serait encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchants n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai, je l'ai toujours vue comme elle est, et je suis encore ébloui de l'éclat de ses deux yeux, qui ressemblaient à deux grosses perles. — Deux perles! mon fils; tu te trompes; ses yeux devaient ressembler à des saphirs. Tu veux sans doute parler de ses dents. — Il est possible, monsieur, que j'aie pris l'un pour l'autre; j'étais troublé presque autant que vous. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géans ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure. Je crois les voir, ces pauvres diables, courant les rues du Toboso, comme des imbéciles, demandant partout la princesse, qui leur passera devant le nez sans qu'ils s'en doutent. — Il faut espérer, Saücho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géans que je

pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très-sagement; car il est bon de savoir comme on vit.

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venaient la mort, sous la figure d'un squelette humain; un ange avec de grandes ailes; un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds l'amour enfant tenant son arc à la main; un guerrier couvert de ses armes; et d'autres figures non moins singulières. Notre héros surpris arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant Don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et se plaçant devant la charrette: Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. Seigneur, répondit le

diabie, nous sommes des comédiens de campagne : c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des *États de la mort*; ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici. Nous avons pensé que ce n'était pas la peine de nous déshabiller; et nous voyageons comme nous voilà, afin d'être tout prêts en arrivant. Cette mort, que j'ai l'honneur de vous présenter, est un jeune homme très-aimable, qui est l'amoureux de la troupe; la femme de l'auteur fait les reines; celui-ci, les empereurs; cette jeune fille, les anges; et moi, les diables, à votre service; personnage fort important, et qui mène toutes les intrigues au théâtre comme dans le monde. Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors Don Quichotte, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se méfier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie; et disposez même de moi, si je peux vous être bon à quelque chose; car dès mon en-



fance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession.

Tandis qu'il parlait, un des comédiens resté en arrière rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs, et tout couvert de grelots : au bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies, dont il frappait vivement la terre, et qu'il agitait dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit ; pour la première fois de sa vie il s'avisa de prendre le mors aux dents, et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante ; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manque pas de faire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer : il tomba rudement avec Don Quichotte, et demeura couché près de lui. Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre, son âne au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon

naturel l'emporta cependant : ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causait chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venait retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant : Monsieur, ah ! monsieur, le diable emporte mon âne. Quel diable ? reprit Don Quichotte. — Pardi ! celui des vessies. Voyez, ô mon dieu ! voyez comme il le fait galoper. — Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer.

Par bonheur, dans ce même instant l'âne et le diable culbutèrent ; et l'âne, libre après sa chute, s'en revint au grand trot vers son maître. Le voici ! s'écria Sancho, le voici ! Oh ! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre long-temps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. Comment ! s'écria Don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie ? Non, je veux la châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même. — Ne vous y frottez pas, monsieur, il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier

est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux ; jamais on ne leur donne tort. — N'importe, Sancho ; mon bras me suffit, quand même l'univers combattrait pour eux.

Il court aussitôt après la charrette, en préférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui le virent s'approcher, se jetèrent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux ; et la mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, l'amour, la reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente disposition. Don Quichotte étonné s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pouvait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant. — Tu as raison, Sancho ; c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils,

mets l'épée à la main, et va toi-même venger ton âne. — C'est fort bien dit; mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis : nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. — A la bonne heure, chrétien Sancho ; et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous.

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la mort et son escadron, remontés dans la charrette, continuent doucement la leur. Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grâce à la prudence de Sancho, n'eut point de suite funeste.

## CHAPITRE X.

Étrange rencontre du vaillant Don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs.

NOTRE héros et son écuyer s'arrêtèrent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions, et attendre le jour suivant. Eh bien ! monsieur, dit Sancho, trouvez-vous que les dépouilles de votre première victoire que vous m'aviez promises ce matin m'aient beaucoup enrichi ? C'est ta faute, répondit Don Quichotte : si tu ne m'avais empêché d'attaquer ces comédiens, tu posséderais à présent la couronne d'or de l'empereur et les ailes de l'amour.—Ma foi ! je n'en serais guère mieux ; car j'imagine que cette couronne était tout au plus de fer blanc, et peut-être de papier doré. Tout ce que portent ces farceurs-là n'est pas plus vrai que ce qu'ils disent.—Sancho, je n'aime point du tout que tu parles mal des comédiens. Ils sont utiles dans un état policé : ils nous présentent le miroir

fidèle des vices et des vertus, de ce que nous sommes, et de ce que nous devrions être; ils font à la fois jouir et profiter le spectateur. Douce réunion qu'on ne peut trouver que dans le bel art de la comédie! c'est là qu'on voit des empereurs, des pontifes, des dames, des chevaliers, de simples soldats, d'autres personnages, venir tour à tour occuper la scène. Leurs passions, leurs caractères, leurs intérêts différens, les font parler, s'agiter, se tourmenter pendant quelques heures : la toile se baisse, ils sont tous égaux. Voilà le monde, mon ami, excepté que presque toujours la comédie que nous jouons nous-mêmes ne vaut pas celle qu'on voit au théâtre. — Monsieur, cette comparaison est bonne; mais elle n'est pas de vous : je l'ai entendu faire à notre curé, qui disait encore qu'au jeu des échecs toutes les différentes pièces, après s'être promenées pendant la partie, finissaient par aller se coucher pêle-mêle dans la boîte; ce qui, me semble, peint aussi bien ce que nous faisons sur cette pauvre terre. — En vérité, mon ami Sancho, tu sembles acquérir chaque jour plus de raison et plus d'esprit. — Pardi! si en vi-

vant avec vous je ne gagnais pas quelque chose, je serais donc pis que nos champs, qui rapportent quand on les cultive. Vous me cultivez, monsieur, et la terre n'est pas mauvaise.

L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux ; c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il alla donc délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'express commandement de Don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

L'amitié qu'avaient l'une pour l'autre ces deux excellentes bêtes fut si constante, si tendre, que l'auteur de cette histoire en avait fait le sujet de plusieurs chapitres. Le traducteur n'a pas osé les conserver, par une sorte de respect pour la gravité du fond de l'ouvrage. Il a craint de choquer peut-être le goût délicat de quelques lecteurs, en leur racontant que cet âne et ce pacifique cheval se grattaient quelquefois l'un l'autre, et qu'ensuite Rossinante posait en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par-delà

lequel il passait au moins d'une demi-aune. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvaient si bien dans cette posture, qu'ils y seraient demeurés trois jours, si la faim ne les eût pressés : aussi l'auteur les compare-t-il souvent à Nisus et à Euryale, à Oreste et à Pylade, seuls exemples de cette amitié si rare parmi les humains, et dont Rossinante et notre âne pouvaient leur donner des leçons. Hélas ! ce ne sont pas les seules que l'homme recevrait des bêtes ; et, pour beaucoup d'autres vertus, le chien, l'éléphant, la fourmi, sauraient nous faire rougir.

Mais j'en reviens à nos héros, qui dormaient chacun au pied d'un liége. Un bruit soudain dans le bois réveilla tout à coup Don Quichotte : il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un, déjà descendu, dit à l'autre : Ote la bride à nos coursiers, laisse les paître dans cette prairie ; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentissent contre la terre. Don Qui-



chotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse : Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très-belle aventure. Plaise à Dieu qu'elle soit bonne ! répondit l'écuyer tout endormi ; où est-elle donc, monsieur ? — Regarde de ce côté ; vois-tu ce chevalier errant tristement couché sur l'herbe ? Je juge, par les paroles qui viennent de lui échapper, que ce héros a de profonds chagrins. — Eh bien ! qu'est-ce que cela nous fait ? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure ? — C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais chut ! le chevalier se mouche, et paraît se disposer à chanter. — Ma foi ! oui ; je gagerais qu'il est amoureux. — N'en doute pas ; il n'existe pas de chevalier errant sans amour. La voix de l'inconnu se fit entendre ; Don Quichotte et son écuyer écoutèrent attentivement ces paroles :

O nuit ! que tu me semblas belle  
Lorsque, sous tes voiles épais,  
J'allais jurer d'être à jamais  
Plus amoureux et plus fidèle !

Combien je redoutais le jour,  
Quand celle que mon âme adore  
Me permettait jusqu'à l'aurore  
De lui parler de mon amour !

Moins timide alors, moins sévère,  
Elle osait dire sans rougir  
Ce qu'à peine elle osait sentir  
Dès qu'elle voyait la lumière.

Ton silence mystérieux  
Augmentait mon bonheur suprême;  
Mon cœur se disait à lui-même :  
Tant dort, et je suis seul heureux.

Maintenant, ô nuit, nuit obscure,  
Tes ténèbres me font frémir;  
Je me crois le seul à souffrir  
Dans le calme de la nature.

L'inconnu finit sa romance par un soupir ; et reprenant aussitôt avec une voix dolente : O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes ! jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif ? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'est-elle pas un titre à tes yeux ? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu étais la plus belle du monde à

tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!... De la Manche! reprit Don Quichotte, il s'en faut de quelque chose; je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec juste raison, Dulcinée aurait à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoutons encore ce qu'il va dire. A la manière dont il commence, répliqua l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se relève, et d'une voix fière : Qui va là? s'écria-t-il; êtes-vous du nombre des infortunés, ou de ceux que le sort favorise? Des infortunés, répondit Don Quichotte. — Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux.

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. Asseyez-vous près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession. Oui, seigneur, reprit Don Quichotte, j'ai l'honneur d'être

chevalier errant; et quoique mon âme trop tendre puisse, hélas! à peine suffire à ses ennuis, à ses douleurs, je retrouve pourtant dans elle un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Seigneur, je le vois trop bien, cette compassion qui m'honore me prouve que vous connaissez le cruel et redoutable amour. — Si je le connais! juste ciel! à qui parlez-vous de ses peines? — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur; nous sommes tous deux dédaignés. Oh! pour cela, non, dit alors Sancho, qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est pas dédaigné; nous avons une maîtresse extrêmement commode, et douce comme un petit mouton. Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. Oui, répondit Don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ose parler devant son maître. Le mien que vous voyez là, déjà sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. Oh bien! je la prends cette liberté, dit Sancho d'un air mécontent; je parle tant qu'il me plaît devant mon maître, et devant d'autres qui font

souvent les messieurs, et qui peut-être... Suffit, je m'entends.

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras : Frère, dit-il, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise : laissons nos maîtres se raconter leurs amours; ils en ont au moins jusqu'à demain. Je le veux bien, reprit Sancho; je ne serai pas fâché de vous faire voir qui je suis, et de quel bois je me chauffe, lorsqu'il s'agit de babiller. Les deux écuyers se retirèrent; et notre auteur abandonne les maîtres pour nous raconter la conversation qu'eurent ensemble leurs valets.

## CHAPITRE XI.

## Entretien des deux écuyers.

IL faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errans est une terrible vie : nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho ; encore ce pain manque-t-il souvent ; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrère ; mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable ! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon maître me l'a promise, et je l'attends

tous les jours. — Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. — Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guère, voulaient lui persuader de se faire archevêque : ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaudrais rien pour être ecclésiastique; un bénéfice me gênerait. Grace au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses desirs sont très-modérés; et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout bonnement empereur. — Mais écoutez donc, mon confrère, je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parlez ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là : elles ne sont rien moins que légères; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices

doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien! croyez-moi, faisons une fin : laissons là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfans. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. — J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, surtout mon aînée, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. — Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans :



déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et surtout fort comme un Turc. — Diable! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse. — Oh! sa mère a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre? Assez, répondit Sancho : il est un peu fou; mais il est bonhomme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. — Il est amoureux, ce me semble? — Oui, d'une certaine Cassildée de Vandalie, qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous? chacune de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître; mais croyez

que si la vôtre bronche, la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation, Sancho tousait et crachait fréquemment, comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune.—Ah! mon Dieu! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur?—C'est un méchant pâté de levraut.—Juste ciel! ce levraut-là était aussi gros qu'un chevreuil! Quoi! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils?—Je n'y manque jamais; et vous ne voyez que le reste de nos provisions.—Diable! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles, à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer

assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas ! malheureux que je suis ! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines ; voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc ! mon confrère, répond l'inconnu : ah ! je voudrais voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime ! ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois ; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté une bonne cantine de viandes froides, de l'autre, cette bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois ? L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche ; et se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart d'heure dans cette position, qui lui plaisait. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein. Ah ! monsieur, dit-il, ah ! monsieur, c'est lui, je le reconnais ;

il est de Ciudad-Réal. — Vous avez raison ; c'est de là qu'il est ; de plus, il a quelques années. — A qui le dites-vous ? Mon Dieu ! il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité : c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parens, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le fer ; l'autre dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très-petite clef attachée à un très-petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent

las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.

## CHAPITRE XII.

Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.

APRÈS une belle et longue conversation, l'inconnu dit à Don Quichotte : Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux était à peine achevé, que Cassildée m'en indiquait un autre, m'assurant toujours en vain que ce serait le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célèbre géante nommée la Giralda<sup>1</sup>, qui, sans jamais changer de place, se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je

<sup>1</sup> C'est une figure colossale de bronze doré, pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une girouette très-mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.

vainquis; je fixai la Giralda, grâce à un vent du nord qui souffla pendant une semaine. Après cet exploit, Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando; entreprise plus digne d'un crocheur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abîme de Cabra, je lui racontasse en détail les merveilles qu'il renfermait. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errans de cette contrée que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux Don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère, et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-

il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols ; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour Don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés. — Comment ! que voulez-vous dire ? J'ai si bien vaincu Don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes ; il a pris pour son surnom celui de *Chevalier de la triste figure* ; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança ; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante ; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Laurenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appelait simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails ; et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que



ce Don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de Don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas la première fois que leur effroyable malice emploie ces moyens affreux pour ternir la gloire de celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez pas qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami; n'en doutez pas, je vous le répète : si je pensais que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici Don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se lève, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir : J'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe; et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en

propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie. J'aurais dicté moi-même ces conditions, reprit le fier Don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour pour vider cette grande querelle.

Sancho, surpris et tout effrayé, demeura muet à cet ordre. Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami : c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles? — J'entends que, pendant le combat de nos maîtres, nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guère manquer; ainsi, mon confrère, préparez-vous. — Monsieur,

j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, eu supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi : or je vous déclare d'avance que je me sou mets à la punition ; d'ailleurs je n'ai point d'épée. — A cela ne tienne, mon cher ! j'ai avec moi deux grands sacs de toile ; vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous bat trons à coups de sac. — Comme cela je le veux bien ; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute ; mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement ! Diable ! comme vous y allez ! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers ! Oh bien ! monsieur , je vous déclare que vos sacs seraient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrai point. Laissons à nos

maitres cette folie; vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit vert, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il serait beau, vraiment, qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement nous allussions nous échine! Non, non, il n'en sera rien : je ne peux me battre qu'en colère; et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi aimable que vous. — Pardonnez-moi; je sais un moyen : avant de commencer, je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos colères : Dieu nous ordonne de vivre en paix; chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire froter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion. Vous ne savez pas ce dont je suis capable.

Restons en repos, je vous le répète ; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avancait sur son char d'opale ; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevaient à son doux aspect leur tête humide de rosée ; les oiseaux secouant leurs ailes se répondaient d'un arbre à l'autre ; les forêts, les prés tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissaient les couleurs du ciel ; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuraient plus agréablement ; la terre, les eaux, toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts au-dessous de la bouche ; il était de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire; dont la visière exactement fermée ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait par-dessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque; et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce Don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. — Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit; montons à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie : Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit Don Quichotte en s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. Je t'entends, répondit Don Quichotte, tu vienes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. — Je le conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liège. Le chevalier des miroirs

arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que Don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ : il s'arrête pour l'attendre. Notre héros, qui le voit près de lui, se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délayer le casque, pour s'assurer s'il était mort. Sancho, plein de joie, s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait lorsque son maître, découvrant le visage de son ennemi, reconnaît... faut-il le dire? et qui jamais pourra le croire?... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson



Carrasco. Stupéfait de surprise : Sancho , s'écrie - t - il , viens , accours , et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche , regarde , et , reconnaissant le bachelier , qui demeurait étendu sans mouvement , se met à faire de grands signes de croix. Monsieur , dit-il , c'est égal ; commencez par lui passer votre épée au travers du corps , ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison , répond Don Quichotte ; ce ne peut être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il lève aussitôt son épée ; mais l'écuyer inconnu , dépouillé de son grand nez , vint se jeter aux pieds du vainqueur : Arrêtez , s'écria - t - il , ne tuez pas votre ami ; c'est le pauvre Samson Carrasco , c'est lui ; n'en doutez pas , monsieur , je vous l'assure , vous le certifie , vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez , demanda Sancho. Le voilà , répond l'écuyer en le tirant de sa poche , et lui montrant un nez postiche. Sainte Marie ! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant , n'es - tu pas Thomas Cecial , mon

voisin et mon compère?—Sans doute, je suis Thomas Cecial; et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens; et Don Quichotte lui présentant la pointe de son épée: Chevalier, dit-il, vous allez mourir, si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. Ce n'est pas tout, reprit Don Quichotte: avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être Don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné: j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité;

mais, pour Dieu ! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.

Don Quichotte satisfait secourut son ennemi, parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval ; et le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la route de Saragosse.

## CHAPITRE XIII.

De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs  
et son écuyer.

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidèle aux sermens qu'il avait faits, reviendrait lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, Don Quichotte ne se possédait pas de joie, et s'éloignait à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets. C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir Don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le bachelier ainsi déguisé. Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de

demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole; et nous aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau.

Le jeune bachelier n'avait vu dans cette commission qu'une partie de plaisir. Thomas Cecial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un naturel gai, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu. Thomas se munit d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût pas; et tous deux, en marche sur des haridelles, avaient suivi les traces de notre héros, qu'ils pensèrent joindre près du char de la mort. Le soir même ils le découvrirent dans le bois, où l'aventure que nous avons décrite pensa se terminer tragiquement pour le pauvre bachelier, et le mettre tout-à-fait hors d'état de recevoir jamais ses licences.

Monsieur Carrasco, lui disait Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons? Don Quichotte est fou, nous nous croyons

sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? Du nôtre, répondit Carrasco, parce que notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. — En ce cas j'ai l'honneur de vous dire que je ne veux plus que la mienne dure; et, dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais, quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur Don Quichotte. Je suis piqué, je l'avoue; jusqu'à présent j'avais cherché ce fou-là pour le guérir, mais à présent ce sera pour me venger.

En parlant ainsi, nos héros battus arrivèrent à un bourg où le bachelier s'arrêta pour se remettre de sa lourde chute. Son écuyer l'y laissa, et notre historien le laisse aussi, jusqu'au moment fort éloigné où nous le verrons reparaitre.

## CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme  
de la Manche.

Nous avons dit que Don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantemens, des enchanteurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchans lui avaient causées. Le seul souvenir qui venait troubler son extrême félicité, c'était la métamorphose de Dulcinée. Il y pensait avec douleur, et s'occupait profondément des moyens de lui rendre sa première forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie.

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compère Thomas Cecial. Je ne puis encore comprendre

comment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco? — Ma foi! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'était Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous; et j'ai reconnu sa figure, ses traits et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu : comment voudrais-tu que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre? Suis-je son ennemi? lui ai-je fait du mal? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes? — Je sens bien cela, monsieur; mais si c'est un tour de magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisis, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compère Thomas? — Par une raison bien simple : les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire sui-



vrait ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retint ma juste colère, et m'empêchât d'ôter la vie à celui qu'ils avaient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulcinée. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attraits divins t'éblouissaient, je ne voyais devant moi qu'une grossière et laide paysanne. Assurément cette transformation était beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses? elles n'empêcheront pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savait fort bien que la métamorphose de Dulcinée était son unique ouvrage, et non celui des magiciens, n'était pas entièrement satisfait des raisons que lui donnait son maître. Il n'osait répliquer, de peur de se trahir, et se grattait la tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vert,

bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs. Il était armé d'un sabre mauresque que soutenait un riche baudrier; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient attachés des éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paraissait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front sercin, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de Don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela : Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurais proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avais craint que ma jument ne fit emporter votre cheval. Oh ! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons long-temps. Vous pouvez en toute sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y

regardera point. A ces mots le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de Don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, causèrent une si grande surprise à l'étranger, que Don Quichotte la lut dans ses yeux. Vous paraissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être, quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux événemens, je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux

pour cette sainte et digne cause m'ont déjà valu l'honneur d'être le héros d'une histoire imprimée : trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne; je ne serais pas surpris que bientôt on en vît paraître trente mille autres. Enfin, pour tout vous dire en un seul mot, je suis Don Quichotte de la Manche, surnommé le *Chevalier de la triste figure*. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même; mais le mérite le plus discret est forcé de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles Don Quichotte se tut, et l'étranger encore plus surpris ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence : Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde; encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très-sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si

je ne le voyais de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit Don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute; et si j'étais sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverais incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion; et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir ?

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme, j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diegue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfans et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusemens qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage; les grands apprêts ne conviendraient point à mes simples délassemens. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres, les uns latins, les autres espagnols: j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins; je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondans, jamais recherchés, je tâche d'égayer mes con-

vives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui, je me borne à veiller sur les miennes; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas surtout de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bonheur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit : je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réconcilier les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diegue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrême attention,

se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diegue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point saint, mon ami; je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en s'en retournant à son âne; et remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diegue avait fait couler.

Monsieur, reprit Don Quichotte, permettez à l'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumières de la foi, faisaient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connaissaient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse : daignez



me dire si vous avez beaucoup d'enfans. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diegue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourrait à la félicité de son père. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déjà passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine; lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui; tant l'amour de la poésie remplit et transporte son âme. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talens, des avantages qu'il aurait pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers d'Homère est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent infiniment moins qu'Horace, Perse, Juvénal; car il ne fait pas grand cas des poètes de notre nation : il dédaigne même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paraît guère mériter d'estime.

Monsieur, reprit Don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfans ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle : les pères ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus; mais lorsque les enfans sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préfèrent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est là le point où s'arrête l'autorité d'un père; je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte serait tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que son fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas; et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent l'objet des hommages de

toutes les autres sciences. Jalouses et fières entre elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine : elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire, elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie ; mais il faut qu'il sache l'aimer ; il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés ; qu'il ne recherche point pour elle les humilians succès que donne un public ignorant ; qu'il ne la vende point dans la satire à la haine ou à l'orgueil ; qu'il ne la prostitue point sur le théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécile, et je comprends dans ce vulgaire, non-seulement le peuple des spectateurs assis aux dernières places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premières. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le promets, avec le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos

poètes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur ; quoique je connaisse beaucoup de personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homère et Virgile étaient modernes lorsqu'ils écrivaient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parlait alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiome pour exprimer leurs sublimes pensées ? Admirons-les, j'en suis bien d'avis ; mais admirons aussi un bon poète d'Allemagne qui parle allemand, un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diegue, quand un ouvrage déplaît, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il était né poète, s'il avait reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il saurait nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiome, d'être sûr que, s'il nous venait un Homère, l'Iliade

espagnole vaudrait la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers : recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons ; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer ; de faire la guerre aux vices, sans jamais la faire aux personnes ; de chanter, de célébrer, d'inspirer des sentimens aimables ; de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur et non de la tête ; que la plume est la langue de l'âme, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus, c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer : la fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs ; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diegue de Miranda écoutait Don Quichotte avec plaisir, et se reprochait la mauvaise opinion que lui avaient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avait

tenus. Sancho, que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque Don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route, un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure; et, pressé de reprendre son casque, il appelle à haute voix son écuyer. A ses cris, Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

## CHAPITRE XV.

Où l'on verra la plus grande preuve de courage que  
Don Quichotte ait jamais donnée.

IL faut savoir qu'au moment où notre chevalier appela Sancho, celui-ci venait d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. Ami, lui dit Don Quichotte, donne-moi mon casque : ou je ne me connais pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. A ces mots le gentilhomme au manteau vert promena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand chariot couvert, surmonté de banderoles ; ce qui lui fit penser d'abord que c'était de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier ; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadait pas aisément de ce qu'il croyait une fois, lui

répondit qu'il savait bien à quoi s'en tenir : qu'il avait des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sous toutes sortes de formes ; et, brûlant déjà d'être aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promptement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenait ; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de Don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencèrent à couler en petit lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. Qu'est-ce-ci, dit-il, mon ami Sancho ? le sommet de ma tête semble se ramollir ; ma cervelle devient de l'eau ; jamais pareille sueur ne m'inonda si complètement. Oui, je sue en vérité ; ce n'est pourtant pas de terreur : il faut que ce soit le présage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuyer, Sancho ; mes yeux en sont aveuglés. L'écuyer, sans dire un mot, lui donna promptement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'aperçût pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque ; et, tout étonné de voir dans le fond quelque



chose qui ressemblait à du lait caillé, il en approche ses narines. Par les beaux jours de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromages. Monsieur, répond Sancho d'un air naïf, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, car je les aime beaucoup. Cependant je me garderai d'y toucher. Que le diable les mange, puisque c'est lui qui les a mis là. Ah! vraiment, vous me connaissez bien, d'imaginer que j'irais prendre votre casque pour en faire un pot à fromages! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mit en colère contre moi, et me frottât les épaules; mais ils seront attrapés, parce que mon bon maître réfléchira que je n'avais point avec moi de fromages, et que si j'en avais eu, ce ne serait pas dans un casque, mais bien dans mon estomac, que je les mettrais.

Don Quichotte sans répondre, s'essuie le

visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visière; et serrant sa lance : Qu'ils viennent, s'écrie-t-il, je les attends, je les défie; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. Le gentilhomme, toujours plus surpris, écoutait, regardait tout; et la voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes, dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Don Quichotte marche vers eux : Frères, dit-il, où allez-vous? quel est ce char? que contient-il? que signifient ces banderoles? Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi; elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté; les banderoles où vous voyez les armes du roi vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont-ils un peu forts ces lions? — Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà passé plusieurs; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là : ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir la faim; je prie votre seigneurie de

ne pas nous retenir davantage. J'entends, reprit Don Quichotte avec un souris de dédain; c'est-à-dire que l'on me dépêche de petits lions. Ah! ah! des lionceaux à moi! à moi des lionceaux, vraiment! Ces messieurs sauront tout à l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres bêtes; je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que Don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur pétrifié regardait en silence notre héros, et que don Diegue de Miranda le contemplait avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentil-homme, les mains jointes, les larmes aux yeux : Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger, si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. Votre maître n'est pas si fou, répondit don Diegue, que d'aller attaquer ces animaux terribles. — Vous ne le connaissez pas, monsieur; il attaquerait l'enfer. — Rassurez-vous, je vais lui parler. Se retournant alors vers Don Quichotte, qui

pressait le conducteur d'ouvrir les cages : Seigneur chevalier , dit-il , ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence ? Les héros les plus intrépides n'affrontent jamais un péril au-dessus des forces humaines. Ce n'est point pour vous attaquer que ces lions ont passé la mer ; je vous réponds qu'ils n'ont là-dessus aucune mauvaise pensée ; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à sa majesté : ne les retenez pas plus long-temps , et laissez-les en paix continuer leur route. Seigneur gentilhomme , répondit Don Quichotte , vous vous entendez à merveille à la chasse des perdrix , à la pêche du héron , au gouvernement de votre famille ; moi je m'entends à la chevalerie : chacun son affaire , et tout ira bien. Je sais beaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi , coquin de conducteur , je jure Dieu que , si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure , cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette.

Le conducteur , effrayé de ces paroles et

de l'air dont elles étaient prononcées, supplia notre héros de lui permettre au moins de dételar ses mules, et de sauver ces pauvres bêtes qui faisaient seules toute sa fortune. Homme de peu de foi, s'écria Don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Détèle tes mules et fuis; dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de tes précautions. Le conducteur descendit aussitôt, se hâta de dételar; et, regardant encore don Diegue et Sancho : Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libre ces animaux; de tout le mal qu'ils feront, des frais, des dommages, de la perte de mon salaire, rien ne doit m'être imputé, mais bien à ce monsieur qui me contraint. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parce que les lions me connaissent. Don Diegue voulut encore essayer de parler à Don Quichotte; il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure, auprès de laquelle les moulins à vent, les foulons, les coups d'étrivières, ne lui sem-

blaient que des roses : Monsieur, monsieur, disait-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers les barreaux une seule patte de ces messieurs; je vous réponds, sur ma foi, que d'après cette patte-là le lion doit être plus gros qu'une montagne. Oh! sans doute, reprit Don Quichotte, les lions sont gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je pérís dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée : depuis long-temps, entre nous deux, tout est réglé sur ce point. Allons, pars, et finissons.

Don Diegue, voyant enfin que rien ne pouvait ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument et de s'éloigner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Saücho, qui voyait déjà son maître dans les griffes de ces lions, et maudissait l'heure fatale où il s'était remis à son service. Au milieu de ses lamentations il n'en pressait pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvait. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouveau de persuader Don Qui-

chotte ; mais celui-ci, d'une voix fière, lui réitéra ses ordres ; et, tandis que le conducteur se préparait à obéir, notre héros songeait en lui-même s'il ne ferait pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, se couvre de son écu, tire son épée, et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

O valeureux Don Quichotte ! s'écrie dans cet endroit le véridique auteur de cette histoire, ô le plus grand, le plus intrépide des héros dont l'Espagne se glorifie ! où trouverai-je des expressions assez nobles, assez élevées, pour peindre dignement ton courage ? comment transmettre à l'incrédule postérité des exploits si fort au-dessus de l'admiration des hommes ? Seul, à pied, sans autre soutien que ce cœur, ce cœur magnanime, rempart impénétrable à la peur, sans autres armes qu'une épée, hélas ! assez mal affilée, qu'un bouclier peu garni de fer, à moitié rongé de

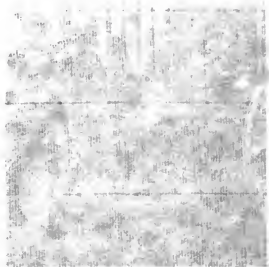






*L'aveu en public la cause du lion et  
l'histoire son ennemi tué.*





la rouille, tu attends, tu viens affronter les deux plus terribles lions qu'aient produits les déserts d'Afrique! Non, je ne te louerai point, ô chevalier de la Manche! je raconterai ton action.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûlait d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout à coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglans. Don Quichotte le considère sans effroi; le lion se retourne, se roule, étend lentement ses membres, allonge ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par-delà ses dents, il essuie, nettoie son muffle, passe et repasse cette langue sur ses jones, sur ses paupières, se lève, allonge sa tête hors de la cage, et promène à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblent à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif suivait tous ses mouvemens; il n'était ému que du vif désir de commencer le combat; mais le généreux

lion , qui se souciait peu de chevalerie , de bravades , d'exploits glorieux , après avoir regardé de toutes parts , se retourne de la tête à la queue , présente son derrière au héros , et se couche au fond de sa cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton , et le forçât de s'élancer. Non pas , s'il vous plaît , reprit le pauvre homme ; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité , seigneur chevalier , vous devriez être plus que content : vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre ; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune ? La porte est ouverte , il ne tient qu'au lion de sortir ; vous l'avez attendu , vous l'attendez encore : il me semble que , lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi , lui a présenté le combat , et que l'autre le refuse , il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous , seigneur : le lion a fui , donc il est vaincu.

Vous avez raison , reprit Don Quichotte : ami , fermez cette cage , et donnez-moi une attestation en bonne forme de ce que vous m'avez vu faire ; signez qu'il est véritable que

vous avez ouvert au lion ; que je lui ai offert le combat, qu'il ne l'a pas accepté; qu'une seconde fois je l'ai défié, qu'une seconde fois il a craint de se mesurer avec moi. Je suis quitte envers mon devoir : meurent, meurent les enchanteurs ! et vive la chevalerie !

Le conducteur ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes, et cria de loin à don Diegue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ci, tout en fuyant, retournaient à chaque pas la tête ; ils aperçurent le mouchoir, et Sancho dit le premier : Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes ! le voilà qui nous appelle. Don Diegue et le charretier s'arrêtèrent à ces paroles, reconnurent la voix de Don Quichotte, et retournèrent à lui. A peine arrivés : Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. De tout mon cœur, repart l'écuyer. Mais que sont devenus les lions ?

sont-ils morts? sont-ils vivans? Le conducteur se mit alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de Don Quichotte, comment le lion effrayé n'avait pas voulu, n'avait pas osé combattre, et comment notre héros, après avoir laissé long-temps la cage ouverte, ne venait que de consentir à ce qu'on la refermât. Eh bien! que t'en semble, mon ami Sancho? s'écria Don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont pas sur la vertu.

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros, le remercièrent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins. Messieurs, répondit Don Quichotte, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le *Chevalier des lions*. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais, et de quitter le surnom de *la triste figure*, que j'avais porté jusqu'à présent : en cela, messieurs, vous pouvez être

sûrs que je suis autorisé par l'antique privilège des chevaliers, qui changeaient tant qu'il leur plaisait et d'emblèmes et de surnoms. Le conducteur et le charretier ne s'opposèrent point à ce changement : ils prirent congé de Don Quichotte, et continuèrent leur route ; tandis que celui-ci poursuivait la sienne avec don Diegue et son écuyer.

Ce bon don Diegue, de plus en plus étonné, ne disait pas une parole, et réfléchissait en lui-même sur l'opinion qu'il devait avoir de la sagesse ou de la folie de Don Quichotte. Il n'avait pas encore lu la première partie de son histoire : il rapprochait tout ce qu'il lui avait entendu dire de raisonnable, de poli, d'élégant, et ce qu'ensuite il lui avait vu faire ; son discours sur la poésie, et ce casque plein de fromages, qu'il regardait comme un tour que lui jouaient les enchanteurs ; ces conseils pleins de sagesse sur l'amour, sur l'autorité paternelle, et cette résolution soudaine d'attaquer deux lions qu'il rencontrait. Tant de contradictions l'occupaient fortement. Don Quichotte s'en aperçut : Seigneur don Diegue, dit-il, je crois être certain que vous pensez à



moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou ; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît.

On estime l'adroit chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux ; on applaudit à celui qui, pour plaire à la beauté qu'il aime, remporte l'honneur d'un tournoi. Je suis loin de mépriser cette gloire ; mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile : c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes. Que d'autres, par leur valeur, leur magnificence, leurs grâces, soient les favoris des rois, l'ornement des cours, les amis des belles ; j'aime mieux être le soutien de la veuve et de l'orphelin : souffrir pour les autres me paraît plus doux que de jouir pour moi seul ; et, afin d'arriver promptement à cette perfection de vertu à laquelle je voudrais atteindre, je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon corps aux fa-

tigues, accoutumer mon âme aux dangers ; je dois rechercher ces dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque instant à me rendre inaccessible aux vices et à la peur. Ainsi je rencontre sur mon chemin des lions, je les attaque sans hésiter : je sais que cette entreprise peut paraître téméraire ; je sais que la vraie valeur est aussi loin de la témérité que de la crainte : mais en vertu, seigneur don Diegue, en morale, surtout en courage, il vaut mieux risquer de passer le but que de demeurer en deçà.

Je ne puis m'empêcher, reprit don Diegue, d'applaudir à tout ce que vous dites : la raison elle-même semble parler par votre bouche ; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étaient perdues sur la terre, on les retrouverait dans votre cœur. Mais je vous demande d'allonger le pas afin d'arriver à ma maison, où j'espère que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. Notre héros le remercia poliment ; et, pressant le paresseux Rossinante, ils arrivèrent vers les deux heures chez Don Diegue, que Don Quichotte appelait le chevalier du manteau vert.

## CHAPITRE XVI.

Séjour de notre héros chez don Diegue, avec d'autres  
extravagances.

LA maison de don Diegue était grande et spacieuse. Ses armoiries, sculptées en pierre, ornaient le fronton de la porte. Les celliers étaient dans la cour, autour de laquelle on voyait rangées beaucoup de dame-jeannes de terre, que l'on fait au Toboso : ces dame-jeannes du Toboso rappelèrent à Don Quichotte sa chère et malheureuse Dulcinée. Il s'arrêta, fit un profond soupir; et, regardant les dame-jeannes avec des yeux pleins de larmes, se mit à dire ces vers :

O gages chers et douloureux  
D'une amour si belle et si pure,  
Pourquoi rallumez-vous mes feux,  
Et déchirez-vous ma blessure?

Cette tendre exclamation adressée aux dame-jeannes fut interrompue par le jeune

étudiant, fils de Don Diegue, qui venait au-devant de son père avec sa mère dona Christine. Tous deux s'arrêtèrent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Cependant celui-ci se hâta de quitter Rossinante, et vint avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine. Madame, lui dit Don Diegue, je vous demande de recevoir avec la grâce qui vous est naturelle le seigneur Don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errans. Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à Don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégans, combla de politesses le fils de la maison, et ne tarda pas à lui donner une très-bonne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa tête cinq ou six aiguières, lui donna du linge blanc ; et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu noirci du frottement des armes, avec le collet vallonné, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la

mauresque, sa bonne épée à son côté, suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage leste et galant, Don Quichotte parut au salon, où l'attendait le fils de don Diegue, d'autant plus curieux de causer avec son hôte, qu'à toutes les questions faites à son père sur cet homme singulier, don Diegue avait répondu qu'il ne pouvait encore le juger; que ses actions et ses discours, presque toujours en opposition, étaient un mélange continuuel de sagesse et de folie, mais plus souvent de cette dernière. Don Laurenzo, c'était le nom de ce fils, entretenait notre héros, tandis que dona Christine faisait préparer un festin digne du noble convive qu'elle voulait bien traiter.

Monsieur, dit Don Quichotte au jeune homme, votre père m'a déjà parlé de votre amour extrême pour l'étude, pour la poésie surtout; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poète. Seigneur, répondit Laurenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel : j'aime beaucoup les beaux vers; mais plus j'en lis, et plus je vois

qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion : le véritable talent est modeste. Ainsi , sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire lire quelque'une de vos poésies : ce n'est pas que je prétende être capable de les juger ; mais je me crois digne de les sentir.

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Lorenzo, cet homme me paraît aussi raisonnable que spirituel : mon père l'a jugé sévèrement. Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études ; oserai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué ? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plaît ? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir : la justice distributive et commutative, afin de donner à chacun ce qui appartient à chacun ; la théologie, pour rendre raison de la loi divine, qu'il croit et soutient ; la médecine et la botanique, pour trouver dans les déserts les herbes qui guéris-

sent les blessures; l'astronomie, pour reconnaître aux étoiles dans quels climats le destin le conduit; les mathématiques, pour faire la guerre et pour défendre les places : il doit posséder les arts mécaniques, dont il ne peut se passer; les arts agréables, qui lui sont nécessaires pour son propre délassement et pour plaire toujours à sa dame; enfin toutes les vertus morales, dont la parfaite réunion peut seul former le vrai chevalier. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, malheureusement trop peu honorée dans ce siècle corrompu, mais, grâce au ciel, non encore éteinte.

Don Lorenzo écoutait, la tête baissée, en se disant cette fois que son père ne jugeait pas si mal. La conversation fut interrompue par le dîner : on alla se mettre à table; et don Diegue ainsi que Christine traitèrent leur hôte avec une politesse qui ne différerait point de l'amitié. Don Quichotte était charmé du ton, des manières des habitans de cette maison. Ce qui le frappait le plus, c'était le merveilleux silence, l'ordre, la paix, l'arrangement, qui régnaient dans cet asile :

depuis les maîtres jusqu'au dernier domestique, tous savaient ce qu'ils devaient faire, s'en acquittaient sans murmure, sans jalousie, sans affectation; tous avaient l'air sage, heureux, et ne semblaient former qu'une famille de frères sans cesse du même avis.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire presser, lui lut alors cette glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie :

« Grandeurs, trésors que l'on envie,  
 « Pour moi vous n'avez point d'attraits :  
 « Hélas! que faut-il à ma vie ?  
 « La vertu, l'amour et la paix. »

Tandis que la foule éblouie  
 Ose croire à vos vains plaisirs,  
 Je vous préfère mes soupirs,  
 « Grandeurs, trésors que l'on envie. »

Transports si voisins des regrets,  
 Bonheur d'un jour, rapide ivresse,  
 Que suit une longue tristesse,  
 « Pour moi vous n'avez point d'attraits. »



Mais lorsqu'aux pieds de mon amie  
Je lis dans ses yeux mon destin,  
Heureux hier, heureux demain,  
« Hélas ! que faut-il à ma vie ? »

L'espoir de lui plaire à jamais  
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,  
Et me fait chérir davantage  
« La vertu, l'amour et la paix. »

A peine Don Quichotte eut-il entendu ces vers, qu'il se lève, saisit la main de don Lorenzo, et la serrant de toute sa force : Par la céleste lumière ! s'écria-t-il, heureux et digne jeune homme, vous méritez d'être couronné par les académies d'Athènes, de Paris, et de Salamanque. Puissent les juges stupides qui vous refuseraient le premier prix devenir l'horreur des Muses, le but des flèches d'Apollon ! Je bénis le ciel et mourrai content ; j'ai vu, j'ai trouvé un poète.

Don Lorenzo remercia notre chevalier ; et quoique sa manière de s'exprimer lui parût un peu singulière, il ne l'en trouva pas moins aimable ; il fut même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connaissances, son goût, devaient rendre plus indulgent

pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diegue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savait, disait-il, que ce pays abondait. Une de celles qu'il désirait le plus d'entreprendre, c'était de pénétrer au fond de la caverne de Montesinos, lieu célèbre où sont les sept sources du Ruidera. Don Diegue et son fils applaudirent à ce projet, le supplièrent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourrait avoir besoin, et l'assurèrent du plaisir extrême qu'il leur ferait en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit grâce, et fixa l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvait fort bien chez don Diegue, s'accommodait à merveille de l'abondance qu'il y voyait régner, et ne se souciait pas de retourner à la frugalité des dîners chevaleresques : aussi le prudent écuyer eut-il grand soin, avant de partir, de bien garnir son bissac; après quoi, les larmes aux yeux, et jetant de tendres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître. Celui-ci fit ses adieux à tout le

monde ; et tirant en particulier don Laurenzo : Votre noble cœur, lui dit-il, est passionné pour la gloire; vous avez deux chemins à suivre : le premier, difficile et long, est celui de la poésie, où je vous prédis des succès, surtout si votre bon esprit, gourmandant votre vanité, devient lui-même un censeur sévère de vos ouvrages; l'autre route est beaucoup plus courte, mais infiniment plus pénible : faites-vous chevalier errant; vous aurez du mal, j'en conviens, mais vous finirez par être empereur.

Don Laurenzo lui représenta qu'il était encore bien jeune pour prendre une si grande résolution, et lui promit cependant de réfléchir sur ses conseils. Don Quichotte renouvela ses adieux, ses complimens, et, emportant les regrets de cette aimable famille, se mit en chemin, suivi de Sancho.

## CHAPITRE XVII.

Histoire du berger amoureux.

NOTRE chevalier n'était pas encore loin du village de don Diegue lorsqu'il rencontra deux étudiants et deux villageois, montés chacun sur un âne, et voyageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivaient la même route, il leur offrit de les accompagner, en se pressant de leur apprendre qu'il était chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois ; mais les deux étudiants la comprirent, et jugèrent que notre héros n'avait pas la tête saine. Cependant ils lui témoignèrent assez de respect ; et l'un d'eux lui dit : Seigneur, comme les chevaliers errans ne sont jamais guidés dans leur chemin que par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. Volontiers, reprit Don Quichotte ; quel est le prince qui se

marie dans ces contrées. — Ce n'est point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays; celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Elle n'a pas d'autre nom que *la belle Quitterie*; son époux s'appelle *le riche Gamache*. Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de part et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais extraordinaires, doit se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure; les rayons du soleil ne pourront y pénétrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitans rassemblés de plus de dix lieues à la ronde, viendront former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des roinances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès

de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

Ce jeune homme s'appelle Basile ; c'est un berger dont la pauvre chaumière est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie. Il est né dans cette chaumière ; et, dès sa plus tendre enfance, son premier sentiment, son unique plaisir fut d'aimer sa jeune voisine. Il était sans cesse avec elle ; et Quitterie, de même âge que lui, le cherchait quand il ne venait pas. Ces deux aimables et beaux enfans, avant de savoir bien parler, s'étaient déjà dit qu'ils s'aimaient ; tout le village en était instruit, et s'intéressait aux jeunes amours de Basile et de Quitterie, dont les noms passés en proverbe se prononçaient naturellement lorsqu'il s'agissait d'innocence et de tendresse.

L'âge vint, et le père de Quitterie défendit à Basile de parler à sa fille. Les pauvres amans obéirent au père ; mais l'amour ne lui obéit pas. Basile, tout en évitant Quitterie, se trouvait toujours où elle passait ; Quitterie, tout en le fuyant, ne manquait jamais de le ren-

contrer. Le père , fâché , prit alors le parti de marier sa fille , et choisit pour gendre le riche Gamache. L'extrême pauvreté de Basile était , hélas ! la seule chose qu'il eût à lui reprocher ; car , s'il faut dire la vérité , la nature a pris soin de dédommager Basile du tort que lui fit la fortune. C'est le berger le plus aimable du pays ; personne ne jette une barre aussi bien ; personne ne peut le vaincre à la lutte , ni le gagner à la paume ; les cerfs ne courent pas si vite , les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique , fait de jolis vers , chante comme l'alouette , pince admirablement bien de la guitare , et fait des armes mieux qu'un maître.

Quand ce ne serait qu'à cause de cette dernière science , interrompit Don Quichotte , Basile mériterait d'épouser non - seulement la belle Quitterie , mais même la reine Genièvre , en dépit d'Artus et de Lancelot. Par ma foi ! s'écria Sancho , que ma femme n'est-elle ici , elle dirait comme vous. Thérèse est toujours d'avis qu'on se marie avec son égal : la brebis avec le bélier , dit-elle , et tout va le mieux du monde. Thérèse a raison ; et je don-

nerais quelque chose pour que ce bon Basile, que j'aime déjà, épousât demain Quitterie, sous cette grande feuillée que monsieur Gamache a fait construire. Pardi oui ! parce que monsieur Gamache a des écus, voilà une belle raison de lui bailler une jolie fille ! C'est d'amour, et non pas d'écus, qu'une jolie fille a besoin. N'allons pas trop loin, reprit Don Quichotte, et ne méconnaissons pas l'autorité paternelle. Si les filles avaient le droit de choisir seules leurs époux, nous en verrions qui souvent épouseraient le valet de leur père, ou le premier mauvais sujet qui passerait sous leur fenêtre. L'amour, avec son bandeau sur les yeux, est assez sujet aux erreurs pour souffrir que la raison vienne quelquefois le guider. Un homme qui doit faire un long voyage met du temps et de la prudence dans le choix de son compagnon : ne doit-on pas hésiter et réfléchir encore plus quand il s'agit de l'hymen, c'est-à-dire d'un voyage qui dure toute la vie, quand il s'agit de former un nœud qui n'est pas plutôt serré qu'il devient le nœud gordien, et que rien ne peut le rompre, si ce n'est la faux de la mort ? Je pourrais m'é-



tendre sur cette matière; mais j'aime mieux écouter monsieur le licencié, qui nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, il a quitté sa chaumière, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, et ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les nuits sous les arbres. On le rencontre quelquefois se promenant autour du village; il marche lentement, les yeux baissés vers la terre, la tête penchée sur son sein, les bras croisés devant sa poitrine, ne disant rien, ne regardant pas, et semblable à une statue qui ne marche que par ressorts. Nous l'aimons, nous le plaignons tous; nous tremblons que son amour violent ne le conduise demain à ces noces, et qu'en entendant Quitterie prononcer le *oui* fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre : il y a du remède à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre

heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Tel se couche en bonne santé, qui le lendemain se relève mort. Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la fortune? Entre le *oui* et le *non* d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui; car, comme on dit, l'amour a des lunettes qui lui font paraître le cuivre de l'or; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. Bonté divine! reprit Don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dis-moi quel rapport ont avec Quitterie et Basile ta roue de fortune, ton clou, tes lunettes de l'amour, et toutes tes extravagances. — Plus de rapport qu'on ne pense : si l'on ne m'entend point ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi; et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épiloguer mes sentences. — Dis donc *épiloguer*,

malheureux ignorant , qui ne sais pas encore ta langue. — Monsieur , je la sais assez pour parler raison ; c'est tout ce qu'il faut. Je n'ai pas été élevé à la cour , et je n'ai pas fait mes études à Salamanque : n'exigez donc point que je parle comme un homme de Tolède. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot.

Don Quichotte allait répondre et dissenter sans doute longuement sur la pureté du langage ; mais il était déjà nuit , et le spectacle soudain d'une infinité de lumières l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tous chargés de lampions. L'air était pur , le ciel sans nuage , et l'haleine du zéphyr si douce , qu'elle agitait à peine les feuilles , et ne nuisait point à l'éclat de cette belle illumination : l'on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes , des tambourins , des fifres , des psaltériens , des grelots de tambours de basque. Les musiciens , déjà placés sur des tréteaux , faisaient danser

plusieurs quadrilles : dans d'autres groupes on chantaient, on jouait à différens jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain : on préparait des pantomimes ; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait. Tout le monde en mouvement allait, venait, travaillait ; et l'on eût dit que la foule immense qui remplissait la prairie n'était composée que d'amans heureux.

Notre héros, malgré l'invitation des étudiants ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il en donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diegue.

## CHAPITRE XVIII.

Noces de Gamache.

LA belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lève et appelle son écuyer. Celui-ci ronflait encore. O le plus heureux des mortels ! s'écria Don Quichotte en le regardant, sans soucis, sans inquiétude, sans crainte des enchanteurs, ignoré de l'envie que tu ignores, tu dors d'un sommeil paisible ! tu dors, et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir, les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours, ne troublent point ton repos ! la douloureuse ambition, la pompe vaine du monde, l'insatiable désir et des honneurs et des richesses, sont inconnus à ton humilité ; rien ne t'occupe que ton âne ; c'est moi qui suis chargé de penser à toi : juste obligation qui compense les amertumes de la servitude, il faut

que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidèle serviteur qui dort; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondait rien, et n'aurait pas de sitôt répondu, si Don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat : Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là-bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là! Lève-toi, gourmand, reprit Don Quichotte; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi! hier j'étais pour lui; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basile

sous ses pistoles : les belles roses, les bijoux qu'il achètera pour sa femme, valent un peu mieux que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson ou pour un coup de fleuret ? Toutes ces grâces, toutes ces sciences ne paient pas le boucher : lorsque c'est un homme riche qui les possède, elles ont beaucoup de mérite ; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

Par le Dieu du ciel ! interrompt notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi : à peine éveillé, tu commences tes longues sottises ! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention ; et, quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instrumens de musique ont déjà donné le

signal des jeux. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante : nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrèrent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés ; les oies, les poules, les pigeons, sans plumes ; toutes les espèces de volaille et de gibier étaient péle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres, ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de



larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers et cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti, l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre les nombreux convives. Les épicereries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout; le doux sourire était sur ses lèvres; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dames-jeannes, et bientôt quittait ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demande la permission de tremper un petit morceau de pain

dans une de ces grandes marmites. Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide; je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poëlon qu'il enfonce dans la marmite, et retire trois poules avec deux oisons; et les présentant à Sancho : Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeûnez avec cette écume, en attendant le diner. Je vous remercie, monsieur; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh! emportez le poëlon : n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache? Sancho ne se le fit pas redire : il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Pendant ce temps, Don Quichotte considérait douze villageois parés de leurs habits de fêtes, montés sur de belles jumens richement enharnachées, et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers en arrivant, com-

mencèrent aussitôt les courses, tantôt en troupe, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix : Vivent Quitterie et Gamache ! Il est le plus riche de nous ; elle est la plus belle du monde : vivent à jamais ces époux heureux ! Notre héros se disait tout bas : Ils n'oseraient s'exprimer ainsi s'ils avaient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différens groupes de danseurs : parmi eux se distinguaient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leur tête des mouchoirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, se place, se prépare au combat ; et tous s'attaquent à la fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus comme des vainqueurs, donnèrent un long plaisir à tous ceux qui les regardaient, et charmèrent surtout Don Quichotte.

Ces combattans firent place à une troupe

de jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays : elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnés de roses, et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amaranthe et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête : elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure ; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créneaux l'on distinguait une jeune et timide fille, dont les traits éblouissaient les yeux. L'Amour, environné de son aimable cortège, vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois, et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnaissait à ses habits éclatans d'or, à la richesse de ses courtisans, osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, long-temps déjouées par les deux émules, le château s'écroulait devant

la Fortune, et lui livrait la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venait bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnait de ses mains, et les deux troupes réconciliées célébraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

Notre héros, attentif à ce que signifiait la pantomime, demanda quel en était l'auteur; on lui répondit que c'était un bénéficiaire du village, homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr, reprit Don Quichotte, que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Ecoutez donc, lui dit Sancho, qui déjeûnait non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois, reprit Don Quichotte; tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort; il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plaît, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'-mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui

ont, ceux qui n'ont pas; et ma grand-mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur : l'avoir est au-dessus du savoir; et je préfère l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile j'aurais plus de temps pour parler. — Tu en trouves toujours de reste. — Point du tout; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poëlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger avec tant d'appétit, qu'il en aurait donné l'envie à son maître, sans les grands évènements que nous allons rapporter.

## CHAPITRE XIX.,

Suite des noces de Gamache.

On entendit tout à coup vers le haut de la feuillée un grand bruit mêlé de cris de joie. C'étaient les villageois à cheval qui se rassemblaient en cérémonie pour aller au-devant des époux. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, précédés d'une foule d'instrumens divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitans de tous les villages voisins. Sancho n'eut pas plutôt aperçu Quitterie, qu'il s'écria : Ma foi, l'on peut dire que celle-là n'est pas mal mise ! Je ne pense pas qu'à la cour il y ait de plus beaux affiquets. Regardez, regardez, monsieur ; le drap vert dont elle est vêtue est du velours le plus cher ; la toile blanche qui le borde n'est rien moins que du satin ; et son collier de corail, savez-vous qu'il est garni d'or ? Voyez ses mains, je vous prie ; elles sont pleines de bagues, de perles, dont cha-

cune vaut un œil de la tête. Sainte Marie! les beaux cheveux! ils sont de couleur de châtaigne, et traînent jusqu'à la terre. La jolie taille! comme elle est fine et droite! Avec tous les bijoux qui lui pendent aux oreilles, on croirait voir un palmier chargé de dattes. Don Quichotte rit des éloges de son écuyer, et convint qu'après Dulcinée Quitterie était la plus belle femme qu'il eût encore vue.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avancait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver lorsqu'au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux : Arrêtez, disait cette voix ; craignez-vous que le temps ne vous manque? Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, retournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile ; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vint ensanglanter la fête. La foule s'ouvre



devant lui : Basile s'avance d'un pas rapide , approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton dans la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instans.

Écoutez-moi, dit-il enfin d'une voix rauque et tremblante, écoutez-moi, parjure Quitterie; vous n'aurez pas long-temps à m'entendre. Je peux, sans vous faire rougir, révéler tout hant nos secrets; je peux vous rappeler ici que, depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'existe, jamais je ne demandai, je ne désirai rien de vous qui pût causer un moment d'alarme à votre sévère pudeur. Heureux, content de vous aimer, satisfait de la promesse que vous ne seriez qu'à Basile, je travaillais avec ardeur, avec patience, avec courage, à mériter que la fortune daignât enfin me sourire. Vous m'abandonnez, Quitterie, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie;

je viens dégager vos sermens , vous affranchir de tout remords , vous rendre libre , indépendante , et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré ; je viens crier comme vous tous : Vive , vive le riche Gamache avec la belle Quitterie ! et j'ajouterai seulement : Meure , meure le pauvre Basile !

En disant ces mots il saisit et retire de son bâton un long glaive qu'il renfermait , en place la poignée à terre , s'élance sur la pointe , et tombe dans des flots de sang. On crie , on accourt : le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement ; Don Quichotte le tenait dans ses bras ; ses nombreux amis , en versant des larmes , essayaient de retirer le fer : mais le curé les retint , et voulut d'abord confesser le mourant , dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile , d'une voix éteinte , s'écria : Je meurs , mes amis ; ah ! du moins si Quitterie daignait à mon dernier moment me donner la foi d'épouse , je sens qu'alors mon âme plus calme pourrait s'ouvrir au repentir , et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. Le curé lui représenta qu'il ne devait plus songer à

Quitterie, mais se rappeler ses fautes passées, et les avouer avec piété. Non, non, répondit Basile, je suis incapable de rien si Quitterie ne me donne sa main, si Quitterie ne m'appelle son époux. Avec ce titre, dont je dois jouir si peu, vous me verrez obéissant à tout ce que vous me prescrirez.

Don Quichotte alors éleva la voix, publia ce que demandait Basile, ajoutant, avec une éloquence vive et forte, que le généreux Gamache devait lui-même se prêter au désir du moribond; que Quitterie, veuve de Basile, et couverte d'un crêpe funèbre, serait aussi pure, aussi chaste que Quitterie sortant de la maison paternelle, couronnée de roses blanches; que son hymen avec Gamache ne serait retardé que d'un instant, puisque l'autel où elle allait prononcer le serment qu'on lui demandait n'était autre chose que le tombeau de l'infortuné Basile.

Gamache, surpris, incertain, regardait cette étrange scène, et ne savait que répondre. Il cherchait ce qu'il devait faire dans les yeux de ceux qui l'environnaient; et tous étaient pour Basile, tous lui demandaient

d'avoir compassion d'un malheureux qui, n'ayant plus rien à espérer de cette vie, allait encore perdre son âne. Gamache, pressé, tourmenté, dit enfin que si Quitterie consentait à ce mariage d'un moment, il ne s'y opposerait point. Aussitôt les amis de Basile volent tous vers Quitterie, tombent à ses pieds, embrassent ses genoux, la supplient, la conjurent de donner sa main à celui qui ne meurt que pour l'avoir aimée. Quitterie, presque sans connaissance, appuyée sur ses compagnes, pouvait à peine répondre, cherchait à cacher ses pleurs, et regardait sans cesse son père, qui ne se pressait pas de s'expliquer; mais le curé l'y força. Le curé, d'une voix sévère, déclara que le triste Basile touchait à son dernier instant, et qu'il fallait se décider, ou répondre de tout à Dieu. Alors le père de Quitterie fit un signe de consentement; celle-ci l'eut à peine aperçu qu'elle vole, se précipite vers Basile, tombe à genoux, saisit sa main, la presse, la couvre de larmes, et d'un accent entrecoupé, les yeux fixés sur les yeux du mourant : Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main et ma foi ;

je suis à vous, je vous appartiens, je jure que je suis votre épouse. Ah ! Quitterie, répond-il, puis-je compter, puis-je être sûr que ce que vous faites pour moi n'est pas l'effet de la compassion ? Ne me trompez-vous pas, Quitterie ? Répétez, répétez encore que vous m'appartenez, que je suis votre époux, que vous me donnez votre main de votre plein gré, sans violence, sans restriction, sans aucune feinte, sans avoir égard à l'état où je suis. Oui, oui, s'écria Quitterie, je me donne à vous, je suis votre épouse, quelque événement qui puisse arriver, soit que j'aie l'affreuse douleur de vous voir mourir dans mes bras, soit que nous passions ensemble de longues et heureuses années. Il suffit, reprit Basile, recevez donc de nouveau ce que je vous ai donné depuis si long-temps, mon cœur, mon âme, ma foi, ma vie, et tout ce qui est en moi. Monsieur le curé, hâtez-vous de bénir notre mariage.

Sancho, témoin de ce qui se passait, disait en essuyant ses pleurs : Ce pauvre jeune homme, malgré le sang qu'il a perdu, parle encore avec bien de la force. Le bon curé

tout attendri donna la bénédiction aux époux, en y joignant une prière à Dieu, de recevoir dans sa miséricorde l'âme du malheureux Basile. Celui-ci n'eut pas plus tôt entendu que la cérémonie était achevée, qu'il se relèva légèrement, tira le fer de sa blessure, et retombant aux pieds de Quitterie, lui demanda de lui pardonner ce qu'il avait osé tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise ; quelques-uns, plus simples que les autres, crièrent : Miracle ! miracle ! Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour.

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avait placé de manière que le glaive dont il s'était frappé, contenu par ce tuyau, semblait lui traverser le corps : des vessies pleines de sang avaient été crevées du même coup. L'esprit inventif de Basile, sa dextérité, son adresse extrême, avaient mis tant d'art et tant de justesse dans l'apprêt, dans l'exécution, qu'il était impossible aux plus soupçonneux de ne pas le croire percé de part en part, et mourant de sa blessure.

L'aveu public qu'il en fit, sa franchise, son air, sa grâce, l'intérêt qu'inspire un amant aimé, donnèrent à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvait, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie. Quelques-uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage était nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus long-temps, et s'écria, d'une voix émue, qu'elle le confirmait de nouveau.

À ce mot, Gamache furieux, ses parens, ses amis, ses valets, mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent; et Don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque Don Quichotte, d'une voix terrible, se mit à crier : Que prétendez-vous, soldats du riche Gama-

che? Quoi! dans les champs de l'honneur, les généraux les plus fameux, les plus braves, les plus habiles, se permettent les stratagèmes; et vous voudriez les interdire aux amans! Ah! que l'amour ait au moins les privilèges de la guerre. Quitterie était à Basile; il eut son cœur, il a sa foi; c'est le seul bien qu'il possède au monde; et Gamache en possède tant d'autres! Gamache, si riche en troupeaux, oserait-il vouloir ravir l'unique brebis du pauvre? Non, Dieu réprouve ces ravisseurs, et cette lance les punit.

Ce discours, l'air, le ton, la mine guerrière de notre héros, intimidèrent tous ceux qui ne le connaissaient pas. Le curé profita de ce moment pour venir prêcher la paix; bientôt Gamache lui-même, réfléchissant que Quitterie s'était déclarée pour son rival, voulut lui rendre mépris pour mépris, et crut la punir en la laissant heureuse. Il remit son épée dans le fourreau, affecta de dire froidement qu'il était déjà consolé, qu'il n'en voulait plus à Basile, et lui abandonnait sans peine un trésor trop facile à perdre. Il fit plus; il demanda, pour ne point paraître piqué, que



les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation : ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde ; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Les époux amans , avant de partir, placèrent Don Quichotte entre eux deux, lui donnèrent chacun le bras, lui prodiguèrent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant de dîner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.

## CHAPITRE XX.

Grande et surprenante aventure de la caverne  
de Montesinos.

BASILE, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appelait que son Cid. Don Quichotte charmé demeura trois jours avec les amans; et Basile, jaloux de gagner son estime, entreprit de justifier auprès de lui l'artifice dont il avait usé. Vous n'avez pas besoin de justification, répondit notre chevalier; Gamache avait employé, pour vous enlever Quitterie, tous les avantages qu'il avait sur vous, c'est-à-dire ses richesses; assurément vous étiez en droit d'employer contre votre rival les avantages que vous avez sur lui, c'est-à-dire l'adresse et l'esprit. D'ailleurs un seul

titre, le plus beau de tous, rend légitimes tous vos efforts; vous étiez aimé : je ne connais rien à opposer à ce mot. Soyez-le toujours, Basile; et, pour l'être, aimez toujours. A présent, la seule chose qui doit vous occuper, c'est de tâcher de rendre utiles à votre épouse, à vous-même, les dons que vous avez reçus de la nature. Quitterie est à vous pour toujours; vous ne devez plus désirer de plaire aux autres, ni d'obtenir des succès qui ne flattent que l'amour-propre. Songez à votre fortune; elle n'est rien sans l'amour, elle est beaucoup avec lui. Une belle et honnête femme est sans doute le premier des biens; mais celui qui la possède a besoin qu'elle soit heureuse, qu'aucun souci, qu'aucune inquiétude ne vienne troubler les délices de leur amour mutuel : or, pour cela, mon ami, un peu d'aisance est nécessaire. Il vous sera facile de l'obtenir, si vous tournez votre esprit vers ce but, si vous employez vos talens à forcer la volage fortune de favoriser un travail suivi. Quand vous le voudrez fortement, vous y parviendrez bientôt; et c'est alors, c'est alors qu'il ne vous manquera plus rien; car

aucun bonheur sur la terre ne peut se comparer à celui de deux époux bien épris, dont l'un s'occupe d'entretenir l'abondance, la prospérité dans la maison, dont l'autre en fait l'ornement, le charme, y fixe la joie, la gaieté, délasse celui qui travaille, le récompense de ses peines, le fait jouir et le remercie du présent et de l'avenir. Un tel ménage est le paradis; je le sens, j'en suis certain, quoiqu'il ne me soit point arrivé de serrer encore les nœuds d'hyménée, et que des chagrins trop longs à vous dire m'en laissent à peine la douce espérance.

L'époux de Quitterie, touché de ces paroles, remercia notre héros, et lui promit d'en profiter. Sancho, qui écoutait son maître, disait entre ses dents : Ce diable d'homme parle à merveille de tout. J'avais d'abord cru qu'il ne savait rien que sa chevalerie errante; mais il serait en état, s'il le voulait, de se faire prédicateur, et d'aller dans toutes les chaires instruire et convertir son prochain. Que dis-tu, Sancho? reprit Don Quichotte; je crois t'entendre murmurer. — Point du tout, monsieur; je réfléchissais à part moi qu'il m'aurait été bien utile d'entendre vos

beaux discours avant de me marier ; j'aurais peut être mieux choisi. — Comment ! Thérèse, me semble , est une excellente femme. — Excellente, c'est beaucoup dire : il y en a de pires, sans doute; mais il y en a beaucoup de meilleures. — Sancho, ce n'est pas bien à toi de dire du mal de ta femme : elle est la mère de tes enfans; cette qualité suffit pour mériter ton respect. — Ah bien oui, ma foi, du respect! elle en a joliment pour moi ! Allez, nous ne nous devons rien; vous ne savez pas comme elle me traite quand ses jalousies lui prennent; elle est alors un vrai satan.

Les trois jours étant écoulés, Don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisit par le plus court chemin à la caverne de Montesinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parens, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

Dans le chemin, Don Quichotte s'informa du jeune écolier quelles étaient ses occupations. Monsieur, répondit celui-ci, je fais des livres, qui m'amusent en attendant qu'ils amusent les autres. J'en ai deux sur le métier : l'un s'appelle *les Métamorphoses* ; c'est une imitation comique de l'Ovide des Latins. Je m'abandonne dans cet ouvrage à la folie de mon imagination, et je tâche de donner une origine plaisante aux monumens célèbres de notre Espagne. L'autre portera le titre pompeux de *Principe de toutes choses*. Je m'y moquerai des pédans, des commentateurs, des étymologistes, en recherchant, en découvrant avec de pénibles soins, et des citations nombreuses, de graves puérilités. Enfin je tâcherai dans ces deux ouvrages de verser le ridicule sur ces prétendus savans qui sont tout fiers d'avoir appris ce dont personne ne se soucie, et nous étalent avec emphase leur profonde connaissance des riens.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit Don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues

cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons , et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. Ah ça, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits, et qu'on retire cassées : je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là-dedans. Attache toujours, et tais-toi, reprit gravement Don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. Seigneur, dit le guide, je vous supplie de ne rien oublier des merveilles que vous allez découvrir, afin que, d'après votre rapport, je puisse en enrichir mon livre. Soyez tranquille, ajouta Sancho : à présent qu'il a les doigts sur la flûte, ne doutez pas qu'il n'en joue. Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de

temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la Providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; puis, élevant la voix : O dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abîme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore.

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin. Mais au même instant un grand bruit se fait entendre dans la caverne; et une épaisse nuée de corbeaux, de chauve-souris, en sort avec tant d'impétuosité, que notre héros est renversé par terre. Son intrépide cœur n'est point alarmé de cet augure malheureux : il se relève, chasse les monstres, et s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Dieu te conduise, s'écria Sancho en faisant des signes de croix, fleur, crème, écume de chevalerie! Que la Notre-



Dame de France et la Trinité de Gaëte veillent sur toi, cœur de bronze, bras d'acier, vaillance de l'univers ! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain et sauf dans ce monde, que tu quittes à propos de rien ! Don Quichotte ne répondait à ces exclamations qu'en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient. Bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde : mais elle revenait sans aucun poids ; ce qui leur fit imaginer que Don Quichotte n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était pesante ; il en jeta un cri de joie. Après dix brasses encore, il voit distinctement son maître : Ah ! Dieu soit béni ! dit-il, et soyez le bien revenu ! Nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. Don Quichotte ne répondait point. Quand il fut tout-à-fait remonté, l'on s'aperçut

qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros ouvrant les yeux, qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers ! Hélas ! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même ! Que je vous plains ! que je vous plains, ô malheureux Montesinos ! ô Durandart ! ô Belerme ! triste Guadiana ! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent !

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que Don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfans ; écoutez bien, et croyez.

---

## TABLE.

---

### SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

|                                                                                                                     |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| CHAP. XXXI. Entretien intéressant de Don Quichotte et de son écuyer.                                                | Page 1     |
| CHAP. XXXII. Arrivée à l'hôtellerie.                                                                                | 11         |
| CHAP. XXXIII. Le Curieux extravagant. <i>Nouvelle.</i>                                                              | 17         |
| CHAP. XXXIV. Continuation de la nouvelle du Curieux extravagant.                                                    | 30         |
| CHAP. XXXV. Épouvantable combat où Don Quichotte est vainqueur.                                                     | 40         |
| CHAP. XXXVI. Grands événemens dans l'hôtellerie.                                                                    | 50         |
| CHAP. XXXVII. Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.                                        | 60         |
| <u>CHAP. XXXVIII. Beau discours de Don Quichotte.</u>                                                               | <u>69</u>  |
| <u>CHAP. XXXIX. Histoire du captif.</u>                                                                             | <u>75</u>  |
| <u>CHAP. XL. Continuation de l'histoire du captif.</u>                                                              | <u>82</u>  |
| <u>CHAP. XLI. Fin de l'histoire du captif.</u>                                                                      | <u>92</u>  |
| <u>CHAP. XLII. Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.</u>                                                          | <u>111</u> |
| <u>CHAP. XLIII. Aventure du jeune mulctier.</u>                                                                     | <u>120</u> |
| <u>CHAP. XLIV. Continuation des étranges événemens arrivés dans l'hôtellerie.</u>                                   | <u>133</u> |
| <u>CHAP. XLV. Où l'on achève de vérifier ce que c'étoit que l'armet de Mambrin, et le harnais de-<br/>venu bât.</u> | <u>144</u> |
| <u>CHAP. XLVI. Enchantement de notre héros.</u>                                                                     | <u>151</u> |

|                                                                       |            |
|-----------------------------------------------------------------------|------------|
| CHAP. XLVII. Suite de l'enchantement de notre héros.                  | Page 158   |
| <u>CHAP. XLVIII. Suite de la conversation du chanoine et du curé.</u> | <u>168</u> |
| CHAP. XLIX. Savante conversation entre Don Quichotte et le chanoine.  | 175        |
| <u>CHAP. L. Grande et fâcheuse aventure.</u>                          | <u>182</u> |

## SECONDE PARTIE.

|                                                                                                |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <u>PRÉFACE.</u>                                                                                | <u>193</u> |
| <u>PROLOGUE DE CERVANTES.</u>                                                                  | <u>198</u> |
| CHAP. I <sup>re</sup> . Comment le curé et le barbier se conduisirent avec Don Quichotte.      | 201        |
| CHAP. II. Visite de Sancho Pança.                                                              | 210        |
| CHAP. III. Entretien de Don Quichotte, de Sancho et du bachelier.                              | 214        |
| <u>CHAP. IV. Suite de la conversation.</u>                                                     | <u>220</u> |
| <u>CHAP. V. Dispute de Sancho avec sa femme.</u>                                               | <u>226</u> |
| <u>CHAP. VI. Entretien particulier de Don Quichotte et de son écuyer.</u>                      | <u>232</u> |
| <u>CHAP. VII. Don Quichotte va voir Dulcinée.</u>                                              | <u>240</u> |
| <u>CHAP. VIII. Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.</u>               | <u>249</u> |
| <u>CHAP. IX. Aventure du char de la mort.</u>                                                  | <u>260</u> |
| <u>CHAP. X. Étrange rencontre du vaillant Don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs.</u> | <u>268</u> |
| <u>CHAP. XI. Entretien des deux écuyers.</u>                                                   | <u>277</u> |
| <u>CHAP. XII. Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.</u>                   | <u>285</u> |

|                                                                                                      |                 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| <u>CHAP. XIII. De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.</u>            | <u>Page 299</u> |
| CHAP. XIV. Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.                                | 302             |
| <u>CHAP. XV. Où l'on verra la plus grande preuve de courage que Don Quichotte ait jamais donnée.</u> | <u>318</u>      |
| <u>CHAP. XVI. Séjour de notre héros chez don Diegue, avec d'autres extravagances.</u>                | <u>334</u>      |
| <u>CHAP. XVII. Histoire du berger amonreux.</u>                                                      | <u>343</u>      |
| <u>CHAP. XVIII. Noces de Gamache.</u>                                                                | <u>352</u>      |
| <u>CHAP. XIX. Suite des noces de Gamache.</u>                                                        | <u>362</u>      |
| <u>CHAP. XX. Grande et surprenante aventure de la caverne de Montesinos.</u>                         | <u>373</u>      |



